

## **Approches de la pensée moderne II : Voltaire.**

### **Première semaine : Introduction.**

#### **Le plan de cours.**

Lire le plan et ajouter quelques remarques *ad libitum*.

#### Approches de la pensée moderne II

Nous sommes, semble-t-il, des hommes et des femmes postmodernes. Encore faut-il savoir ce que sait qu'être moderne, sans quoi notre postmodernité demeure mystérieuse. Dans l'espoir de réduire ce mystère, il s'agira de comprendre un peu ce qu'est la modernité en lisant deux œuvres à la fois philosophiques, historiques et littéraires de penseurs dont le statut est sans controverse. Or parmi les Modernes, Voltaire est un véritable maître.

Pendant dix semaines, nous tenterons de comprendre ce que c'est que d'être moderne (une question philosophique, anthropologique ou politique) en nous lisant deux œuvres de Voltaire, soit ses *Lettres anglaises* et ses *Contes*

Le calendrier des travaux est le suivant :

1<sup>ère</sup> semaine : présentation des thèmes, du mode d'analyse du cours, du contexte historique des œuvres et de la biographie des auteurs

2 – 5<sup>e</sup> semaine : *Lettres anglaises*, ou pourquoi être moderne.

page 2

6<sup>e</sup> – 9<sup>e</sup> semaines : *Contes*, ou pourquoi on ne peut plus être ancien.

10<sup>e</sup> semaines : qu'est-ce qu'être moderne selon Voltaire ?

On peut trouver les textes chez tous les libraires, et la librairie de l'Université Laval en offrira quelques copies. Les textes sont aussi accessibles sous format ebook.

### **L'importance de Voltaire**

Le fait le plus important, le fait le plus évident, le fait le plus visible de cette série de rencontres est que nous allons nous pencher sur quelques textes de Voltaire. Le but du cours est de mieux comprendre ce qu'est la modernité, mais le sujet du cours est l'œuvre de Voltaire dont nous prenons pour ainsi dire quelques échantillons. Cela suppose que Voltaire est important, que son œuvre a eu une influence significative de son vivant, sur ses contemporains, et par après, sur nous. J'aimerais faire quelques remarques qui rendent ce point plus clair.

Les historiens examinent l'Histoire et la divise en siècles ou en époques. Ainsi comme tout le monde le sait, le cinquième siècle avant Jésus-Christ est appelé le siècle de Périclès, parce que durant le règne de Périclès, un homme politique athénien, la ville d'Athènes régnait sur le plan politique sur l'ensemble du monde grec et en même temps mettait en place plusieurs œuvres littéraires qui allaient influencer les siècles suivants. Sur ce dernier point, je signale, par

exemple, le théâtre grec (Eschyle, Sophocle, Euripide et Aristophane), la naissance de l'histoire (Hérodote et Thucydide) et le personnage de Socrate. Tous ces gens ont existé durant le siècle de Périclès et à Athènes, et la philosophie, l'histoire et le théâtre sont devenus des aspects essentiels de l'Occident, depuis cette époque jusqu'à aujourd'hui.

Mais il y a d'autres siècles qui ont été nommés de façon semblable par les historiens. Je vous signale d'abord le XVIIe siècle en France qu'on appelle soit le Grand Siècle, soit le siècle de Louis XIV. Durant ce siècle, on peut dire que la civilisation française a atteint un premier sommet, et peut-être même son sommet absolu. On y trouve des dramaturges comme Corneille, mais surtout Racine et Molière; on y trouve La Fontaine et madame de La Fayette; on y trouve madame de Sévigné. Surtout on y découvre une atmosphère de grandeur littéraire et intellectuelle consciente d'elle-même, laquelle grandeur accompagne une influence politique énorme. La France est le standard mondial de civilisation, et elle le sait.

Le siècle suivant, le XVIIIe – qui prend fin avec le triomphe de la Révolution française, peut-être l'évènement politique le plus important de l'histoire avec la Révolution américaine et la Révolution russe – le siècle suivant donc reçoit deux titres: le Siècle des Lumières et parfois le siècle de Voltaire. D'ailleurs, ces deux titres sont liés: c'est en tant qu'apologiste des lumières que Voltaire a régné sur son siècle, ou du moins sur la société française, et c'est en tant que pays européen où les Lumières, soit les sciences et les arts modernes, tirent toutes leurs conséquences politiques

et autres que la France devient une sorte de miroir pour le monde entier, et certes pour l'Occident.

Qu'est-ce qui est le siècle des Lumières ? Et donc qu'est-ce que les Lumières ? Les lumières ne sont pas des choses physiques ; si on parle des lumières, c'est en faisant une image. Les lumières, ce sont les sciences et les arts, la littérature et les livres. Mais les lumières, c'est en même temps le remplacement d'autre chose, de ce qui régnait avant les lumières. Qu'est-ce qu'il y avait avant qu'on allume les lumières ? L'obscurité qui vient avant les Lumières, ce sont les autorités politiques traditionnelles et les autorités intellectuelles anciennes. En gros, être partisan des Lumières, c'est plus ou moins mettre en question l'ordre politique et intellectuelle précédent au nom d'un nouveau savoir, d'un nouvel art, et de techniques innovatrices. Le nom de tout cela, c'est la Modernité. Qui est Voltaire donc ? Il est le champion, le représentant, la face publicitaire des Lumières en France et donc pour le monde entier ; il est le père français de la Modernité.

Or le Siècle des lumières produit en même temps, la contestation des lumières, sous différentes formes. Le personnage le plus important de cette critique des Lumières est sans aucun doute Jean-Jacques Rousseau. Or comme pour montrer à quel point Voltaire était important, même Rousseau reconnaît l'importance de Voltaire. Dans ses *Confessions*, Rousseau raconte comment il a été éduqué par Voltaire. Alors qu'il était dans la vingtaine, Rousseau enseignait la musique à monsieur de Conzié ; voici comment se passaient les leçons qu'il offrait. « Nous déjeunions, nous causions, nous lisions quelques nouveautés, et pas un mot de musique. La

correspondance de Voltaire avec le prince royal de Prusse faisait alors du bruit ; nous nous entretenions souvent de ces deux hommes célèbres, dont l'un depuis peu sur le trône s'annonçait déjà tel qu'il devait dans peu se montrer, et dont l'autre, aussi décrié qu'il est admiré maintenant, nous faisait plaindre sincèrement le malheur qui semblait le poursuivre, et qu'on voit si souvent être l'apanage des grands talents. Le prince de Prusse avait été peu heureux dans sa jeunesse, et Voltaire semblait fait pour ne l'être jamais. L'intérêt que nous prenions à l'un et à l'autre s'étendait à tout ce qui s'y rapportait. Rien de tout ce qu'écrivait Voltaire ne nous échappait. Le goût que je pris à ces lectures m'inspira le désir d'apprendre à écrire avec élégance, et de tâcher d'imiter le beau coloris de cet auteur dont j'étais enchanté. Quelque temps après parurent ses *Lettres philosophiques* ; quoiqu'elles ne soient assurément pas son meilleur ouvrage, ce fut celui qui m'attira le plus vers l'étude, et ce goût naissant ne s'éteignit plus depuis ce temps-là.»

Le siècle des Lumières, ou, selon son autre nom, le siècle de Voltaire, est aussi en France le siècle de la publication du livre le plus étonnant : *l'Encyclopédie*. Le titre complet de *L'Encyclopédie* est le *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres, mis en ordre par M. Diderot de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Prusse, et quant à la partie mathématique, par M. d'Alembert de l'Académie royale des Sciences de Paris, de celle de Prusse et de la Société royale de Londres*. Cet énorme livre était donc sous la direction de Denis Diderot et de Jean d'Alembert, et reçoit parfois le nom *L'Encyclopédie Diderot/d'Alembert*. Or les deux éditeurs sont des

disciples plus ou moins respectueux de Voltaire (qui contribue à l'*Encyclopédie*); on le voit à leurs nombreuses lettres échangées avec Voltaire. Par ailleurs, Diderot est le meilleur ami de Rousseau (qui lui aussi contribue au début à l'*Encyclopédie*). Donc encore une fois, Voltaire, en tant que héros des Encyclopédistes, est un personnage important, puisque l'*Encyclopédie* est importante.

Or Voltaire, qui a rencontré Rousseau peut-être deux fois, est vite devenu un ennemi de l'auteur des *Discours*. Il a écrit une lettre célèbre à Rousseau dont je vous donne ici le premier paragraphe (30 août, 1755). «J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain ; je vous en remercie ; vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, et vous ne les corrigerez pas. Vous peignez avec des couleurs bien vraies les horreurs de la société humaine dont l'ignorance et la faiblesse se promettent tant de douceurs. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre. Et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes, que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada, premièrement parce que les maladies auxquelles je suis condamné me rendent un médecin d'Europe nécessaire, secondement parce que la guerre est portée dans ce pays-là, et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchants que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre

patrie où vous devriez être. J'avoue avec vous que les belles lettres, et les sciences ont causés quelquefois beaucoup de mal.» Plus tard, Voltaire écrira et publiera et popularisera un texte terrible, *Le Sentiment des citoyens*, qui contribuera à l'exil politique de Rousseau. Voici donc Voltaire sous un autre aspect : il est l'adversaire le plus acharné des adversaires des Lumières ; ces adversaires sont parfois, le plus souvent les membres du clergé et les responsables politiques, mais ils sont parfois d'autres *intellectuels*.

Toutes ces anecdotes servent à illustrer quelques idées : Voltaire est important en tant qu'auteur influent ; il est le chef de file des Encyclopédistes, ou des promoteurs des Lumières ; il est de toutes les batailles. Et ces trois idées nous serviront disons d'hypothèses de lecture en abordant l'œuvre de Voltaire.

### **La vie de Voltaire.**

Mais l'œuvre de Voltaire est le produit de l'homme Voltaire : il est bon de savoir quelques faits au sujet de cet homme. Voici quelques dates importantes de sa vie et quelques évènements essentiels de celle-ci.

1694. Naissance de François-Marie Arouet dans une famille de petite bourgeoisie, ou noblesse de robe (son père est notaire). Il est possible qu'il ait été un enfant illégitime, né d'un aristocrate *honteux* ; il est certain qu'il se plaisait à penser ainsi, à la fois parce qu'il est dans l'âme un aristocrate et qu'il est tout sauf un aristocrate dans le sens ordinaire du terme.

1704. Début des études au collège Louis-le-Grand, chez les Jésuites. C'est le meilleur collège de la

France, le plus dispendieux et le plus en vue. Il se montre tout de suite un élève brillant. Il rencontre plusieurs jeunes aristocrates dont il utilisera la protection toute sa vie.

1721. Voltaire a 21 ans. C'est la régence, durant laquelle le nouveau roi Louis XV est trop jeune pour régner. Contre la volonté de son père, Voltaire se fait une sorte de polichinelle intellectuel, qui fraie dans la haute société, qui se montre un peu rebelle face le régime en place. Il est exilé et envoyé en Bastille au moins deux fois. Il crée son pseudonyme : Voltaire et même monsieur de Voltaire. Cela est l'occasion du plus terrible événement public de sa vie. Un très grand aristocrate Rohan lui demande quel est son nom au juste : Arouet ou de Voltaire. Voltaire lui répond : « Je commence mon nom, et vous finissez le vôtre. » Il sera battu en pleine rue par les tueurs à gage du jeune Rohan, et les amis aristocrates de Voltaire fermeront les rangs autour du membre de leur classe, mais en montrant de la sympathie pour Voltaire. Nouveau tour à la Bastille, nouvel exil.

1726. Voltaire vit en Angleterre, écrit les *Lettres philosophiques*, gagne à la loterie, hérite de son père, place son argent efficacement et se retrouve riche.

1733. Voltaire devient l'amant de madame de Châtelet, une femme intelligente et indépendante. Elle le cache dans son château de Cirey, entre autres, durant le scandale des *Lettres philosophiques*. C'est la période du grand amour de Voltaire, période durant lequel il écrit et étudie et développe son nouveau personnage : celui du champion des Lumières, en plus d'être un auteur dramatique à grand succès. (Il est le Spielberg de son époque, si l'on veut.)



1746. Voltaire est élu à l'Académie française. Cela est possible parce qu'il est pistonné sans doute, mais aussi parce qu'il est devenu plus diplomate et parce qu'il fait tout ce qu'il faut pour être considéré respectable, entre autres, en reniant certaines œuvres et en faisant des proclamations officielles de fidélité au pouvoir et à la religion catholique.

1750. Après la mort de madame de Châtelet, Voltaire quitte la France et entre dans la cour de Frédéric de Prusse. Assez tôt, les choses tournent mal pour le philosophe du fait de vivre aux alentours du despote.

1754. Retour en France, mais à la frontière. Voltaire achète les Délices, puis Ferney, les transforme de fond en comble, et y vit avec son amante, sa nièce Marie-Louise Mignot, dit madame Denis. Leur relation est trouble, mais durable: elle a des amants secondaires, il aime encore madame de Châtelet qui est pourtant morte, ils vivent ensemble de façon à recevoir tous les grands de l'époque.

1761. Voltaire lutte par tous les moyens en faveur de Calas un protestant français maltraité par les autorités. C'est la plus célèbre d'une série de grandes causes publiques qu'épousa Voltaire et qui fait son renom.

1776. Voltaire est malade (probablement un cancer de la prostate); comme il dit à ses amis, il voit venir la mort. Il se rend à Paris en 1778, où il est acclamé par ses pairs à l'Académie française, par le public de la Comédie-Française et même dans les rues par les passants.

1778. Il meurt le 30 mai, après de terribles souffrances. Il est enterré selon les rites religieux grâce

à quelques tractations plus ou moins honnêtes avec les autorités religieuses.

1791. Le 11 juillet, ses ossements sont *panthéonisés*, en tant que père, un des pères de la Révolution française. Son corps, transporté dans cette ancienne église, est accompagné d'une foule enthousiaste, mais pas du clergé. L'épithète est le suivant : « Il combattit les athées et les fanatiques. Il inspira la tolérance, il réclama les droits de l'homme contre la servitude de la féodalité. Poète, historien, philosophe, il agrandit l'esprit humain, et lui apprit à être libre. » On dit selon des traditions assez solides que ses ossements ont été jetés dans la rue, avec ceux de Rousseau lui aussi panthéonisé, lors du rétablissement de la monarchie française en 1814.

**Lire Voltaire : la diversité de son œuvre.**

L'influence de Voltaire est immense : cela est une certitude. Mais cette influence est immense en partie parce qu'elle emploie une multitude de moyens : Voltaire a écrit de la poésie (par exemple, la *Henriade* et *Le Mondain*, des poèmes à l'honneur de la tolérance et du capitalisme), or ces œuvres se vendent bien, mais aussi de l'histoire (par exemple, le *Siècle de Louis XIV*) ; il écrit des pièces de théâtre qui furent très populaires (par exemple, *Zaïre*, *Nadine*, et *Mahomet ou le Fanatisme*) ; il a écrit des essais immenses (par exemple, le *Dictionnaire philosophique* et *Essai sur les mœurs*) ; il a écrit des pamphlets (par exemple, le *Sentiment des citoyens*, *Dieu et les hommes* et *De l'horrible danger de la lecture*) ; il a écrit des contes et des romans (par exemple, *Zadig* (que nous lirons après

plusieurs autres plus courts) et surtout *Candide*) ; il a écrit de lettres qui se faisaient publier à mesure ou presque (20 000 lettres, adressées à presque tous les hommes importants de son siècle).

Voltaire vit de sa plume. «Je suis né assez pauvre, j'ai fait toute ma vie un métier de gueux, de barbouilleur de papier, celui de Jean-Jacques Rousseau, et cependant me voilà avec deux châteaux, 70 000 livres de rente et 200 000 livres d'argent comptant.»

De son vivant, Voltaire était surtout connu comme dramaturge : on ne joue presque plus ses pièces. Tout dernièrement on a interdit la présentation de la pièce *Mahomet*, écrite pour dénoncer le fanatisme religieux chrétien et catholique à travers l'exemple du fanatisme musulman. La raison donnée : il ne faut pas *attaquer* l'Islam. Je suis persuadé que Voltaire aurait trouvé cela étonnant. Et je suis sûr qu'il se serait battu corps et âme pour avoir le droit de jouer sa pièce. Le fait que cette pièce a été interdite est un signe clair de la grande différence entre l'esprit de son époque et l'esprit de notre époque.

Voltaire était aussi un poète populaire. La victoire esthétique du romantisme a fait plus ou moins disparaître cette partie de son œuvre.

La partie de son œuvre qui résiste le mieux au temps, c'est ses œuvres de popularisation philosophique et ses contes. Nous allons examiner quelques unes de celles-ci.

**Lire Voltaire : ses stratégies.**

Comme on peut le voir, Voltaire s'attirait souvent des bosses (et même dans le sens propre du terme.) Il a été exilé de la France quelques fois ; il a été chassé d'auprès de Frédéric de Prusse ; il a dû vivre caché ou aux frontières de la France plusieurs années. Cela vient de ce qu'il était un auteur provocateur, dont l'œuvre pouvait changer le monde politique et même dont une partie de l'œuvre visait à faire changer le monde.

On peut dire qu'il faisait partie d'une sorte de complot d'auteurs qui travaillaient à la transformation de la société. On les appelait les encyclopédistes, ou encore les philosophes. Or ces gens s'entendaient entre eux, mais avaient des stratégies de communication. Pendant les dix semaines que nous nous rencontrerons, je vous présenterai un certain nombre de citations qui exposent ces stratégies. Voici un premier exemple.

« Vous êtes encore un exemple entre beaucoup d'autres, dont l'intolérance a contraint la véracité et habillé la philosophie d'un habit d'arlequin, en sorte que la postérité frappée de leurs contradictions, dont elle ignorera la cause, ne saura que prononcer sur leurs véritables sentiments.

Les Eumolpides firent admettre et rejeter alternativement les causes finales par Aristote.

Ici Buffon pose tous les principes matérialistes ; ailleurs, il avance des propositions tout à fait contraires.

Et que dire de Voltaire, qui dit avec Locke que la matière peut penser ; avec Tolland que le monde est éternel ; avec Tindal que la liberté est une chimère, et

qui admet un Dieu vengeur et rémunérateur ? A-t-il été inconséquent ? Ou a-t-il eu peur du docteur de la Sorbonne ?

Moi, je me suis sauvé par le ton ironique, le plus délié que j'ai pu trouver, les généralités, le laconisme, et l'obscurité ?

Je ne connais qu'un seul auteur moderne qui ait parlé nettement et sans détours ; mais il est bien inconnu. »

Diderot, Lettre été 1773

Mais cela n'est qu'anecdotique à moins qu'on puisse saisir comment Voltaire pourrait utiliser des stratégies semblables. Je vous en présente trois.

### **L'effet miroir.**

*Les Lettres philosophiques* portaient aussi le titre *Les Lettres anglaises* parce que pendant 24 des 25 lettres du livre Voltaire parlait à son supposé correspondant français de l'Angleterre où il avait vécu. Or il faut saisir que quand il parle des Anglais, Voltaire parle aux Français de la France et de ses institutions, religieuses, politiques et intellectuelles, mais aussi des attitudes de fond (des opinions et des réflexes) des Français. Dans la description de l'Angleterre, Voltaire met une description plus ou moins inversée du monde français. Ainsi quand il fait la louange des Anglais, bien souvent il est en train de critiquer la France ; et quand il critique les Anglais, il est encore en train de critiquer les Français, en autant que les uns ressemblent aux autres.

**La pirouette.**

De temps en temps, Voltaire dit des choses assez dures et directes au sujet des Français. Mais pour maquiller ce qu'il vient de faire, ou pour sucrer l'amertume de sa remarque, il fait une plaisanterie, ou il fait une pirouette de clown. Je vous en offre un exemple à la fin de la lettre cinquième. Après avoir présenté une critique explicite d'une institution religieuse française (dans la bouche d'un Anglais), Voltaire écrit : « Mais ce sont de vilains hérétiques, à brûler à tous les diables, comme dit maître François Rabelais ; c'est pourquoi, je ne me mêle de leurs affaires. »

**L'ironie.**

Le dernier moyen que je veux signaler est classique : il n'appartient pas à Voltaire en particulier, et même est presque trop facile à déceler. Mais il est nécessaire de le signaler pour que vous soyez bien au fait, et que vous lisiez avec plus efficacité. Il est possible que Voltaire ne dise pas ce qu'il pense, et même qu'il dise le contraire de ce qu'il pense, en sachant que certains lecteurs comprendront une chose et que les autres y comprendront autre chose. L'exemple donné plus haut, que j'ai appelé une pirouette, comporte en même temps de l'ironie. Il est à peu près clair que Voltaire ne croit pas du tout la dernière phrase qu'il écrit. Mais il l'écrit parce qu'il sait qu'il y a des gens qui pensent ainsi et qui pourraient entendre sa phrase au premier degré.

L'important est le suivant : Voltaire n'écrit pas en toutes lettres tout ce qu'il pense ; il maquille ; il joue avec son lecteur. Il faut donc le lire avec un minimum d'attention et de sens critique.

## **Deuxième semaine**

### **Ce qui fut fait.**

À chaque semaine je commencerai la rencontre en revenant sur ce qui a été vu la semaine précédente, au moins pour mieux y rattacher les remarques du jour, mais aussi pour vous offrir l'occasion de revenir sur une remarque pour poser des questions, voire pour exiger des corrections.

1. J'ai d'abord lu le plan de cours. J'ai expliqué que je lis quelques textes de Voltaire dans l'espoir de mieux comprendre ce que c'est qu'être moderne ou postmoderne.

2. J'ai ensuite tenté d'illustrer l'importance de Voltaire. La thèse essentielle est la suivante: il est reconnu comme le modèle de l'esprit philosophique ou encyclopédiste du XVIIIe siècle, ou le chef de file des Encyclopédistes et des Philosophes.

3. Je vous ai ensuite présenté les dates et événements importants de la vie de Voltaire. Le fait fondamental ou général est sans doute que ce plus français des penseurs français, ce plus parisien des penseurs parisiens, a dû vivre hors de Paris, et même hors de la France (ou à ses frontières) pendant la plus grande partie de sa vie.

4. J'ai ensuite parlé de son œuvre en signalant la diversité de ses écrits (il a écrit tout sa vie et écrit beaucoup dans tous les genres littéraires), mais en rappelant qu'au fond, il reste peu qui soit encore lu, soit certaines œuvres philosophiques et ses contes.

5. J'ai fini en parlant des stratégies d'écriture de Voltaire, soit des moyens qu'il a pris pour dire ce qu'il avait à dire tout en se protégeant contre les autorités qui pouvaient vouloir, et qui ont bel et bien voulu, le censurer ou le punir. J'ai insisté sur trois moyens : le miroir, la pirouette, et l'ironie.

Y a-t-il des questions ?

### **Deux textes sur la lecture : Rousseau sur les Philosophes**

Trois textes de Rousseau.

« Ces opinions sont particulières, je le sais ; mais y a-t-il une seule de toutes les sectes qui ne soit tombée dans quelque erreur dangereuse ? Et que dirons-nous de la doctrine si avidement reçue de tous les philosophes, et par laquelle ils professaient en secret des sentiments contraires à ceux qu'ils enseignaient publiquement ? Pythagore fut le premier qui fit usage de la doctrine intérieure ; il ne la découvrait à ses disciples qu'après de longues épreuves et avec le plus grand mystère ; il leur donnait en secret des leçons d'athéisme et offrait solennellement des hécatombes à Jupiter. Les philosophes se trouvèrent si bien de cette méthode qu'elle se répandit dans le Grèce et de là dans Rome, comme on le voit par les ouvrages de Cicéron, qui se moquait avec ses amis des dieux immortels qu'il attestait avec tant d'emphase sur la tribune des harangues... L'histoire de cette fatale doctrine, faite par un homme instruit et sincère, serait un terrible coup porté à la philosophie ancienne et moderne. »

Rousseau, *Observations* III.46



« Je me rappelai le sommaire de sa morale, que madame d'Épinay m'avait dit et qu'elle avait adopté. Ce sommaire consistait en un seul article, savoir que l'unique devoir de l'homme est de suivre en tout les penchants de son cœur. Cette morale que j'appris me donna terriblement à penser, quoique je ne le prisse alors que pour un jeu de l'esprit. Mais je vis bientôt que ce principe était réellement la règle de sa conduite, et je n'en eus que trop dans la suite la preuve à mes dépens. C'est la doctrine intérieure dont Diderot m'a tant parlé, mais qu'il ne m'a jamais expliquée. »

Rousseau, *Confessions* « Livre neuvième » I.468

« Ayant tant d'intérêts à combattre, tant de préjugés à vaincre et tant de choses dures à annoncer, j'ai cru devoir pour l'intérêt même de mes lecteurs, ménager en quelque sorte leur pusillanimité et ne leur laisser apercevoir que successivement ce que j'avais à leur dire... Quelques précautions m'ont donc été d'abord nécessaires, et c'est pour pouvoir tout faire entendre que je n'ai pas voulu tout dire. C'est que successivement et toujours pour peu de lecteurs que j'ai développé mes idées. Ce n'est point moi que j'ai ménagé, mais la vérité afin de la faire passer plus sûrement et de la rendre utile. Souvent, je me suis donné beaucoup de peine pour tâcher d'enfermer dans une phrase, dans une ligne, dans un mot jeté comme au hasard, le résultat d'une longue suite de réflexions. Souvent, la plupart de mes lecteurs auront dû trouver mes discours mal liés et presque entièrement décousus, faute d'apercevoir le tronc dont je ne leur montrais que les rameaux. Mais c'en était assez pour

ceux qui savent entendre, et je n'ai jamais voulu parler aux autres. »

Rousseau, *Préface d'une seconde lettre à Bordes* III.105-106

Selon Rousseau, tous les philosophes d'après son expérience de lecteur, les philosophes modernes d'après un témoignage directe, lui-même utilisent une méthode d'écriture qui implique que tout n'est pas dit explicitement. Selon lui, la présentation d'une doctrine cachée, mais saisissable, est leur pratique commune.

**Deux textes sur la lecture: Houellebecq sur la spécificité de la lecture.**

Le succès de la littérature comme genre artistique dépend de la beauté de l'écriture, de la profondeur de la pensée, mais elle est aussi et surtout une rencontre de personne à personne.

**Deux remarques d'expérience commune sur les tactiques d'écriture.**

Les tactiques dont nous parlons supposent qu'il y a quelqu'un qui veut communiquer et quelqu'un qui reçoit la communication. Avons-nous des expériences de quelqu'un qui communique de façon codée et de quelqu'un qui décode? Je crois que oui.

Prendre l'exemple de la politesse: la politesse consiste souvent à dire les choses de façon à ne pas heurter, parfois parce qu'on est aimable, parfois parce qu'on ne veut pas se faire attaquer. Tout le monde connaît ceci, parce que tout le monde l'a pratiqué, soit

de dire autant qu'on le peut sans blesser, sans irriter, sans déranger la paix sociale.

Pour présenter la même idée, sur le plan de la réception d'un message codé, dont on découvre à la longue le sens secret, on peut prendre l'exemple de la correspondance avec une amoureuse en stage dans une ville lointaine. Quelqu'un qui en aime une autre sait décoder dans la suite des lettres que l'amour est fini. Il note que peu à peu les lettres sont moins nombreuses, que le « Mon amour » introductif est devenu « Mon cher Gérald », que l'envoi est passé de « Avec tout plein de bisous » à « Avec toute mon affection », parce que les lettres sont devenues pleines d'informations secondaires, parce que la jeune femme mentionne pour la énième fois un gars qui est bien drôle, mais qu'elle trouve irritante. Bientôt après, il reçoit une lettre qui lui dit que c'est fini, que le mec drôle est devenu son amoureux et qu'elle espère qu'on sera toujours de bons amis. En recevant cette lettre, il se dit : « Je le savais. » Or c'est vrai : il le savait parce qu'on l'avait décodé, on avait lu entre les lignes, comme on dit. Mais au début, il ne s'avouait pas ce qu'il comprenait pourtant.

Pourquoi toutes ces remarques ? Il me semble qu'il faut lire Voltaire comme on lirait la lettre d'une amoureuse, soit avec attention, avec discernement, en tenant compte de ce qui est écrit entre les lignes ; il me semble qu'il faut examiner les textes de Voltaire comme on examinerait les paroles et les comportements d'un homme poli. Pourquoi faut-il le lire ainsi ? Parce que Voltaire connaissait par expérience les dangers de dire certaines choses et qu'il a de son propre aveu et de l'aveu de plusieurs autres écrits de façon sophistiquée.

### **Les lettres philosophiques ou anglaises**

Il y a 25 lettres, mais ce n'est pas un entassement. Il y a une structure au livre. Voici la structure ou l'ordre que je vous propose. Il faut que vous vérifiez par vous-même, mais je crois que vous verrez assez vite que ce que je vous suggère est éclairant.

Les lettres sur la religion (I à VII).

Les lettres sur la politique (VIII à X).

Les lettres sur les sciences et les arts (XI à XVII)

Les lettres sur la littérature et les hommes de lettres (XVIII à XXIV)

La lettre sur Pascal, ou plutôt contre Pascal (XXV).

Il me semble qu'on peut deviner que pour Voltaire les différents thèmes qu'il propose à travers sa collection de lettres indiquent que ces thèmes sont importants, et qu'ils sont liés entre eux. En gros, je le dirais comme ceci: comprendre le monde et les humains qui y vivent, comprendre une société (la société anglaise, mais aussi la société française), c'est comprendre la question religieuse, dans son lien à la question politique, dans son lien avec la question du savoir, dans son lien avec la littérature. Il resterait à comprendre ensuite pourquoi Voltaire écrit un si long texte sur Pascal. Il y aurait donc en gros deux choses à

faire en lisant les *Lettres philosophiques*, saisir ce qu'il dit à travers ses images, ses anecdotes, son ironie, ses exagérations, ses plaisanteries, mais aussi saisir comment ce qu'il dit sur ceci est lié à ce qu'il dit sur cela.

Pour la semaine prochaine, il faudrait lire la politique et sur les sciences, soit VIII à XII. Nous passerons sans doute la semaine suivante à finir les remarques sur les sciences et entamer les remarques sur la littérature.

**Les autres textes.**

Voici les contes que nous lirons certainement, mais peut-être pas dans cet ordre. Ceux qui voudraient s'y prendre d'avance pourraient donc lire une première fois ces textes.

*Così-sancta*  
*Micromégas*  
*Le monde comme il va*  
*Lettre d'un Turc*  
*Histoire des voyages de Scarmentado*  
*Les deux consolés*  
*Histoire d'un bon brahmane.*  
*Le Blanc et le Noir*  
*Jeannot et Colin*  
*Petite digression*  
*L'Ingénu*

À la fin, si le temps le permet, nous lirons un conte plus long, soit *Zadig*

### **Les lettres sur la religion : les Quakers.**

Il y a sept lettres sur la religion, mais elles se divisent en deux : les 4 sur les Quakers, et les trois sur trois autres religions anglaises.

Les lettres sur les Quakers, ou les Non-conformistes, présentent aux moins trois idées chères à Voltaire. 1. La fonction de la religion est d'abord une fonction morale : elle encourage les gens à être moraux, à respecter les règles fondamentales de la société. En raison de cette fonction, il faut respecter la religion même si elle est un peu ridicule ; la vérité d'une religion est moins importante que son efficacité comme facteur moral.

2. Car, et c'est le second point, quand on regarde une religion, par exemple comment elle a commencé, on trouve toujours bien des choses folles ou ridicules, et bien des personnages bizarres. Cela ne prouve pas que la religion n'est pas utile, ni qu'il faut s'en défaire.

3. La troisième chose que Voltaire aime chez les Quakers, c'est leur tolérance ou leur désir de vivre en paix plutôt que de dominer. Une religion de ce genre, tolérante envers les autres, et paisible serait excellente.

### **Les lettres sur la religion : les deux autres religions officielles en Angleterre.**

Les deux lettres suivantes traitent des deux religions conformistes, ou officielles de l'Angleterre, l'anglicanisme et le presbytérianisme. Comment se fait-il qu'il y a ces deux religions officielles ? Parce que la Grande Bretagne est un Royaume-Uni, ce qui veut dire qu'il est un amalgame politique, entre autres de

l'Angleterre et de l'Écosse. Or l'Écosse en raison d'un accident de l'histoire est devenue presbytérienne quand le catholicisme s'est écroulé, alors que l'Angleterre était devenue anglicane, ce qui veut dire que quand les deux royaumes, d'Écosse et d'Angleterre, sont devenus un seul royaume, la pratique politique a obligé l'acceptation de deux religions officielles. Pour assurer la paix politique, le roi a dû accepter les deux religions, ce qui ne s'est pas vu en France, par exemple.

Certes la situation en Angleterre est différente de ce qui a lieu en France, mais en présentant ces deux religions, Voltaire présente deux choses qui sont vraies du catholicisme français, soit que la religion est mêlée à la politique et que cela est souvent mauvais et pour la religion et pour la cité. Mais aussi il montre comment il y a à l'intérieur de la religion des rivalités idiotes qui sont tout sauf chrétiennes. Les Anglicans et les Presbytériens sont comme les Jésuites et les Jansénistes en France. Donc si les quatre lettres sur les Quakers sont en gros favorables envers ces *dissidents* bizarres, les deux lettres sur les religions officielles sont critiques.

Lire la fin de la sixième lettre. Le dernier paragraphe de la lettre sixième rejoint l'idée de fond de Voltaire : la religion devrait se vivre dans la tolérance la plus grande et surtout en se cantonnant chacune dans le domaine privé. Les choses publiques importantes (le commerce et la paix sociale) pour les gens ordinaires sont d'un autre ordre que religieux.

**Les lettres sur la religion : Les Sociniens.**

La dernière lettre présente ce qu'on pourrait appeler la religion rationnelle selon Voltaire. En somme, pour lui la fonction première de la religion est de soutenir la morale et donc le comportement droit des citoyens. Mais la religion traite aussi de Dieu et de quelques mystères. Or pour Voltaire le plus les vérités de la religion restent simples, le plus la religion est sensée. Qu'on affirme qu'il y a un Dieu, et que ce Dieu se préoccupe de l'humanité et veut son bien, voilà qui est bien. Mais les dogmes sophistiqués, comme la Trinité, ou la Transsubstantiation ou l'Immaculée Conception, sont incompréhensibles et des sources de problèmes.

**Troisième semaine**

**Ce qui fut fait.**

Je ne suis pas très satisfait de ma prestation de la semaine passée. Je me suis rendu compte que j'aurais dû citer un peu plus le texte de Voltaire : si Voltaire, comme je le crois, est un auteur puissant, mais assez retors, il faut montrer les passages sur lesquels je m'appuie pour proposer ce que je propose. Je prends donc les idées que j'ai présentées avec un passage idoine.

1. La religion quaker est présentée, et approuvée, comme une figure simple et essentiellement morale du christianisme. Voir pp 23-24 [Édition GF]. Truc : Voltaire fait parler son Quaker, mais ne le réfute pas.

2. Mais cette même religion est présentée comme assez ridicule en ce qui a trait à son origine, car les



religions sont peut-être utiles, mais elles ne sont pas raisonnables. Voir pp 31-32. Truc : Voltaire ridiculise le fondateur des Quakers et montre comment les êtres humains peuvent se laisser impressionner par des détails insignifiants.

3. Le trait dont Voltaire approuve le plus chez les Quakers est leur tolérance pour les autres religions. Voir p 38. Truc : Voltaire peint une image moins de la réalité historique que de ce qu'il voudrait voir.

4. La religion anglicane, qui est au fond le miroir de la religion catholique française, est une religion liée, et trop liée, aux institutions politiques. Voir p 42. Truc : Voltaire use d'ironie, ce qu'il semble louer est au fond dénoncer.

5. La religion presbytérienne qui est en compétition avec la religion anglicane permet de voir qu'il y a toujours, et en particulier en France, des conflits entre les chrétiens, ce qui mine la crédibilité de cette religion. Voir pp 46-47. Truc : il faut mettre ensemble ce qui est dit à la page 46 avec ce qui est dit à la page 47 pour saisir le message complet de Voltaire, lequel vise la France.

Je ne répète pas la citation que j'ai déjà présentée tirée de la fin de la lettre VI.

7. Dans la dernière lettre, Voltaire présente une version rationnelle de la religion, une religion sans la morale, qui est au fond le déisme. Cette religion n'est pas le christianisme, mais une sorte d'opinion philosophique au sujet de Dieu. Voir pp 50-51.

**Un autre passage sur les stratégies d'écriture et donc de lecture.**

Je continue mes présentations du mode d'écrire de Voltaire. Voltaire est le grand propagandiste de la pensée moderne. Mais pour bien des historiens de la pensée occidentale, le premier grand penseur moderne est Machiavel. Il est intéressant de noter ce que Machiavel pense de la meilleure manière de présenter sa pensée nouvelle qui doit remplacer la pensée ancienne.

« ... Je suis demeuré, et je demeure, dans ma villa pour écrire mon *Histoire de Florence*. Je paierais mille *soldi*, je ne dis pas plus, pour que vous soyez à mes côtés et que je puisse vous montrer où je suis rendu. Parce que, comme j'en arrive à certains faits délicats, j'aurais besoin de savoir de vous si j'offense beaucoup en exagérant des choses ou bien en les minimisant. Aussi je me conseillerai moi-même, et je m'ingénierai à faire en sorte que, tout en disant la vérité, personne ne puisse se plaindre. »

Machiavel, Lettre à François Guichardin, le 30 août 1524

« Donato, je ne puis écrire l'histoire de Florence depuis le moment où Côme de Médicis s'empara de l'État jusqu'à la mort de Laurent de Médicis comme je l'écrirais si j'étais tout à fait libre. Les actions que je raconterai seront vraies, et je n'en omettrai aucune ; j'éviterai seulement de disserter sur les causes universelles des événements. Ainsi je dirai ce qui arriva quand Côme s'empara de l'État, mais je tairai comment, par quels moyens, un particulier peut

parvenir à s'élever de cette façon. Si quelqu'un veut m'entendre sur ce point, qu'il remarque bien ce que je ferai dire à ses adversaires : ce que je ne veux pas dire, moi, comme venant de moi, je le ferai dire à ses adversaires. »

Remarque de Nicolas Machiavel faite à Donato Giannotti

« ... Pour ce qui est des mensonges des gens de Carpi, je saurai me mesurer avec chacun d'eux ; car ça fait déjà un bon bout de temps que j'ai un doctorat là-dedans, au point où je ne voudrais pas de François Martelli comme valet. Car, depuis longtemps déjà, je ne dis jamais ce que je crois, je ne crois jamais ce que je dis, et si pourtant il m'arrive quelquefois de dire la vérité, je la cache au milieu de tant de mensonges qu'il est difficile de la retrouver... »

Lettre à François Guichardin, le 17 mai 1521

### **Un fait historique.**

Il y a une objection importante à ce que je vous propose, c'est que la réticence de Voltaire n'était pas vraiment nécessaire à son époque. Pour vous aider à comprendre le monde dans lequel Voltaire vivait il est bon de connaître quelques faits historiques, comme celui de la mise à mort de La Barre.

En gros, alors qu'il a 20 ans, ce jeune aristocrate est torturé, décapité et incinéré pour avoir blasphémé le Christ. Tout cela se fait selon les lois et les institutions de la France de l'époque. Son corps est brûlé avec une copie du Dictionnaire philosophique de Voltaire. L'année : 1766.

Pour avoir le détail de l'évènement, vous pouvez aller sur Wikipedia.

Pour ceux qui aimeraient réfléchir sur toute cette question, je vous signale la dernière émission de Répliques sur France Culture. L'Islamisme et l'Islam en France. Vous y entendrez parler un imam libéral et Gilles Kepel. Les livres de Kepel sont admirables. Je vous signale entre autres «La Revanche de Dieu».

**Pour mieux comprendre Voltaire et la modernité.**

Pendant nos rencontres, nous lisons Voltaire pour comprendre la modernité et notre monde. En un sens, on pourrait dire que le monde dans lequel nous vivons ou du moins dans lequel nous avons vécu, le monde des années 1970 à 2000, est un monde voltairien. Aussi, pour vous aider à comprendre cette affirmation, je tiens à vous signaler un certain nombre d'institutions contemporaines avec lesquels Voltaire aurait été tout à fait d'accord.

ONU, UNESCO, FMI, OMS, OCDE (Organisation de coopération et de développement économiques), OMC (Organisation mondiale du commerce).

De plus, il faut penser aussi aux prix Nobel : prix de physique, de chimie et de médecine, prix de la paix, prix de la littérature, prix d'économie.

Le monde voltairien, tel qu'il apparaît dans ses organismes, montre les êtres humains qui s'organisent avec d'autres êtres humains pour assurer le bien-être des humains sans reposer sur la religion, mais en focalisant sur le commerce, la recherche, la finance, l'éducation et la culture.

**La politique selon Voltaire (les lettres VIII à X).**

Pour Voltaire, la supériorité de l'Angleterre sur le plan politique vient de ce qu'elle vise la liberté politique, soit l'équilibre des pouvoirs et des classes sociales ; dans ce monde, les divisions sociales sont vécues non pas dans la confrontation militaire, mais dans l'affrontement politique. Voir citation 8, p 55.

Voltaire insiste sur le fait que l'Angleterre n'a pas toujours été telle qu'elle est et surtout telle qu'il voudrait qu'elle soit. Par exemple, elle a déjà mêlé la religion et la politique, mais cette époque est révolue. Voir citation 9, pp 54-55.

Il faut bien voir que Voltaire ne parle pas de l'Angleterre telle qu'elle est, mais telle qu'il voudrait qu'elle soit. Il décrit une idée qui lui est chère, une idée qu'il croit bonne, et non la réalité historique. Voir citation 10, pp 55-56.

Voltaire n'est pas un optimiste, ou du moins pas un optimiste bête : il croit que l'histoire est un tissu de méchancetés humaines, commandées par le désir de dominer les autres. Voir citation 11, pp 60-61.

Si en Angleterre, les choses sont peu à peu devenues plus sensées, cela est le résultat d'une sorte d'accident historique. Il faut noter que Voltaire ne parle pas de Dieu ou de la religion dans ce contexte : l'accident historique n'est pas dû à la Providence divine, ou l'influence de la vérité supérieure du christianisme. Voir citation 12, p 62.

Il n'en reste pas moins qu'on peut juger dans tout cela que la *solution* accidentelle anglaise est la meilleure parce qu'elle donne de la place pour l'action des humains les plus sensés, les gens ordinaires qui

travaillent, qui ne sont pas violents et qui respectent les lois (le mot de Voltaire est celui de *peuple* ; pour lui, le meilleur régime n'est pas la démocratie, mais le régime qui laisse les gens du peuple vivre en paix). Voir citation 13, p 61.

Pour Voltaire, le meilleur régime est le régime est celui de l'égalité (non pas de l'égalité sociale), mais de l'égalité légale et de l'égalité fiscale. Voir citation 14, p 64.

Pour Voltaire, le commerce, c'est-à-dire l'activité humaine qui conquiert la nature, suivie de l'échange humain qui permet de répandre les biens, c'est la base du bien humain. Il faut bien voir que Voltaire est un partisan de ce qu'on appellerait le capitalisme ou le néolibéralisme. Voir citation 15, p 66.

Tout cela implique qu'il y a pour Voltaire une hiérarchie humaine naturelle, qui est révolutionnaire, dans le sens premier du mot : les prêtres et les nobles sont moins nobles et moins sacrés que les paysans et les commerçants. Voir citation 16, p 67.

### **La science et la technique selon Voltaire (lettre XI à XVII)**

Si Voltaire est un libéral, il faut comprendre qu'il a une idée aussi sur ce qui rends ce monde possible : l'éducation, la science et la technique. On pourrait dire que la lettre centrale, en tout cas la lettre la plus importante de son livre est la lettre XI.

Il présente d'abord un problème, et il propose à son lecteur de décider à partir des informations qu'il livrera. Voir citation 17, p 70. Il faut bien voir que malgré ce qu'il dit, les dés sont pipés : il n'y a qu'une

conclusion possible à la fin de sa présentation, soit ce qui suit : l'inoculation est un bien, donc tout ce qui rend possible l'inoculation est bon, et tout ce qui s'oppose à l'inoculation est mauvais. Il faut noter que la pratique de l'inoculation est redevenue problématique. Comprendre ce fait est comprendre comment l'Occident qui est le lieu de la modernité, ou du voltairisme, est devenu le lieu possible de la postmodernité.

La pratique de l'inoculation est une bonne chose : elle assure la santé et la beauté, et donc elle assure le bien-être avant la mort. Voir citation 18, p 73.

### **Quatrième semaine**

#### **Remarque préliminaire I :**

Dans un effort pour rendre pertinent les remarques que je fais et surtout les textes de Voltaire que nous lisons ensemble, j'ai parlé de quelque chose qui a nui plutôt qu'aider. J'ai parlé de Voltaire comme père du néo-libéralisme. Cela n'est pas très intelligent. Ceci est vrai cependant : tous les lecteurs de Voltaire reconnaissent en lui le promoteur de la démocratie libérale. On m'a signalé quelqu'un qui dit que *Les Lettres philosophiques* sont le bréviaire du libéralisme moderne. Si vous allez sur Wikipedia et cherchez l'article Voltaire, vous y trouverez une section entière sur le *Libéralisme* avec des explications qui cherchaient à montrer que Voltaire en est l'apôtre. J'aurais pu citer le dernier paragraphe, un peu lyrique, de la préface. Voilà ce que j'aurais dû dire, et m'en tenir à l'expression *libéralisme, capitalisme naissant* ou *modernité*.

**Remarque préliminaire II :**

Je tiens à vous signaler un livre, et même un auteur qui pourrait vous intéresser. Il s'appelle Gilles Kepel, un intellectuel français, qui est le plus grand spécialiste de ce qu'on appelle, et qu'il appelle, l'islamisme. Je suis en train de relire un de ses livres, *La Revanche de Dieu*, publié en 1991, et quelques autres plus nouveaux, *Jihad*. Je signale tout simplement quelques lignes du début du premier de ces livres. Lire. Ce que Kepel essaie de faire dans ce livre, c'est de montrer que malgré l'inconscience de bien des gens, depuis environ 1965 (vous vous en souvenez puisque vous êtes assez vieux), la modernité est en train de se faire miner par des mouvements divers (le doute postmoderne au sujet de la bonté de la modernité, ce qu'on appelle souvent la contreculture), mais en même temps par la montée d'une nouvelle religiosité, dont il détaille la montée sociologique et politique, surtout en Afrique, en Amérique du Sud, dans le Moyen-Orient, mais au fond, selon lui, partout au monde, sauf dans quelques enclaves occidentales qui refusent de voir le phénomène.

Si vous voulez entendre le bonhomme, je vous suggère Répliques ; la livraison « L'islamisme et l'Islam en France » ; Kepel, un homme de gauche et certes un républicain, donne la réplique à un imam français (Abdelali Mamoun) ; Kepel dit que l'Islam peine à prendre position en ce qui a trait à sa relation à la démocratie libérale et donc à la modernité, alors que l'imam prétend que lui et d'autres y travaillent. Un des moments merveilleux de cette discussion, c'est quand l'imam suggère qu'il faudrait éliminer (et moi, j'entends



mettre à mort) les musulmans français qui sont contre la république et la modernité.

On tape dans le fureteur : Répliques l'islamisme et l'islam en France et puis on clique sur la première page qui est offerte. Puis on clique sur l'icône rouge pour faire partir l'émission.

**Remarque préliminaire III :**

Je vous propose une autre citation au sujet des tactiques d'écriture, ce sera la dernière tirée des écrits d'un des grands penseurs modernes. Montesquieu.

« Mais dans la forme de lettres, où les acteurs ne sont pas choisis et où les sujets dont on traite ne sont dépendants d'aucun plan déjà formé, l'auteur s'est donné l'avantage de pouvoir joindre de la philosophie, de la politique et de la morale à un roman et de lier le tout par une chaîne secrète et, en quelque façon, inconnue... Certainement la nature et le dessein des *Lettres persanes* sont si à découvert qu'elles ne tromperont jamais que ceux qui voudront se tromper eux-mêmes. »

Montesquieu, *Lettre persanes*, « Quelques réflexions sur les *Lettres persanes* »

**Ce qui fut fait :**

Après vous avoir présenté trois nouvelles citations (de Machiavel cette fois) sur la rhétorique de la réticence, je vous ai présenté un fait historique qui aide à saisir l'importance de cette série de citations, soit la mise à mort du chevalier de La Barre.

Je vous ai signalé qu'il y a des institutions que nous connaissons tous qui sont les fiertés de notre modernité, mettons les prix Nobel, et je vous ai suggéré que ces institutions sont pour ainsi dire voltairiennes, au moins en ce sens que Voltaire les aurait approuvées avec enthousiasme ; on pourrait même dire que ces institutions sont inspirées par les écrits de Voltaire. Mais sur l'un et l'autre point, c'est la lecture des textes de Voltaire qui vous permettra de juger si mes suggestions sont sensées.

J'ai abordé les lettres VIII à X des *Lettres philosophiques*, en signalant comment elles dessinent les grandes lignes de ce que Voltaire appellerait le meilleur régime politique. Ce régime serait marqué par la liberté politique et par l'égalité fiscale, lesquelles rendraient possible la vigueur commerciale. Voltaire prétend, avec plus ou moins d'honnêteté que tout cela est tout à fait présent dans l'Angleterre, qu'il a visitée et qu'il décrit. Mais on pourrait signaler qu'en ajoutant les lettres sur la religion, on pourrait trouver dans les 10 premières lettres le slogan de la France républicaine : Liberté (politique), égalité (fiscale) et fraternité (sociale, encouragée par un christianisme simplifié et tolérant).

J'ai terminé avec deux remarques tirées de la lettre XI sur l'inoculation. En gros, Voltaire prétend qu'il va nous donner de l'information qui nous permettra de décider si les Anglais ont raison sur cette pratique. Mais il est clair au moins à la fin du texte que pour lui, c'est bel et bien le cas, soit que le bonheur humain est lié à des pratiques comme l'inoculation. Je tiens à signaler que ce qu'il propose ici est un exemple d'une idée cruciale pour Voltaire : le bonheur humain, ou du moins l'amélioration essentielle de la condition

humaine, passe par la technique, et donc par la science expérimentale moderne, dont Newton est le héros.

**La technique et la science selon Voltaire (lettres XI à XVII).**

Sur quoi est fondée la pratique de l'inoculation ? Sur deux choses : d'abord, le désir d'être bien et d'être riche, qui sont des désirs naturels et sains. Voir citation 19, p 71.

Mais cela dépend du savoir, soit de l'observation et de l'analyse, soit de la science expérimentale moderne, qui est elle aussi naturelle. Voir citation 20, p 71-72.

Mais pour que le savoir et donc la technique et ses avantages se répandent, il faut des gens bien en vue, la noblesse, les gens éduqués, les vedettes, qui s'impliquent sur le plan social pour le bien de tous. Voir citation 21, pp 72-73.

Or la transformation technique du monde exige la découverte et le développement d'un nouveau savoir et donc la transformation de la philosophie et des universités. Voilà pourquoi Voltaire parle longuement de Bacon, de Locke et de Newton. Voir citation 22, p 76. Il faut bien voir qu'il y a ici un clin d'œil de Voltaire : son livre ne contient aucune présentation des généraux et des ministres. Non seulement Voltaire met-il les scientifiques modernes au-dessus des généraux, mais pour lui les généraux et les hommes politiques ne sont pas de grands hommes. J'ajoute qu'il ne parle pas des grands hommes d'Église de l'Angleterre, mais d'un pauvre Quaker. Pour saisir la *révolution* qui est en jeu ici, il suffit de penser que dans la collection *Les Vies*

*des hommes illustres* de Plutarque, il n'y a pas de philosophe, de scientifique ou de technicien, mais seulement des généraux et des hommes politiques. De même, dans la littérature chrétienne de cette époque, on racontait la vie des martyres et des grands prêcheurs, mais pas celle des Bacon, des Locke et des Newton. Réfléchir sur ce détail littéraire, c'est comprendre déjà un peu la pensée de Voltaire, mais du même coup la modernité, soit notre monde, ou notre monde qui est, dit-on, en train de disparaître pour être remplacé par la post-modernité.

Pour ce qui est de Bacon, Voltaire dit qu'il est le père de la science expérimentale, ce qui est reconnu encore aujourd'hui comme une vérité solide. En somme, et pour revenir à la lettre XI, si on veut trouver d'autres remèdes comme l'inoculation contre la petite vérole, si on veut améliorer la vie humaine, il faut une nouvelle science, et cette nouvelle science a été pensée et expliquée et proposée par Bacon. Voir 23, pp 77-79.

La lettre sur Locke doit être lue en ce souvenir de la remarque de Diderot faite à Hemsterhuis : lire le passage. En somme, Voltaire pense la même chose que Locke, et il utilise Locke comme porte-parole. Une des idées avec lesquelles il est d'accord est que la pensée humaine n'exige pas l'existence d'une âme humaine immatérielle, et que cette idée est liée au doute porté sur la vie après-la-mort et le jugement général qu'affirme le christianisme en général, et le catholicisme en particulier. Il faut donc entendre le titre de cette lettre comme suit : Sur l'âme humaine en tant corporelle.

Il faut remarquer que Voltaire est assez clair au sujet de son approbation de la pensée de Locke, même

s'il suggère que la position de Locke est plus près de l'ignorance que d'un savoir systématique. Voir 24, pp 83-84.

Par ailleurs, il oppose Locke à tous ceux qui sont venus avant lui : la suggestion répétée de Voltaire est que Locke est le seul, le premier en tout cas, à avoir dit des choses sensées, parce que les autres, ses prédécesseurs sont des idiots prétentieux. Voir 25, pp 83.

Mais Voltaire reconnaît que d'une façon ou d'une autre, la pensée de Locke est liée à des problèmes théologiques, soit en particulier à la vie après la mort. On pourrait dire que tout le travail de Voltaire (et peut-être de Locke) est d'amener les êtres humains à s'occuper de la vie avant la mort et de laisser à plus tard la vie après la mort. Mais il voit bien que cela irrite ceux qui sont préoccupés par ce qui arrive après la mort. Voir 26, page 85.

Si Voltaire est un égalitariste sur le plan fiscal, il ne l'est pas sur le plan intellectuel. Voilà une des raisons pour lesquelles il voudrait que la religion serve à la seule chose, croit-il, pour lequel elle est bonne : créer des humains doux. Malheureusement, suggère-t-il pour la énième fois, les hommes religieux sont souvent des passionnés du pouvoir. Voir 27, pp 87-88.

Avant de quitter cette lettre de Voltaire, il est utile de signaler deux choses qu'il ne dit pas, mais qu'on peut deviner : Locke dans son *Essai portant sur l'entendement humain* dit à quelques reprises que son intention est de libérer l'intelligence humaine pour qu'elle se tourne vers les sujets qu'elle est vraiment capable de connaître, et ainsi d'encourager les hommes à la conquête de la nature par la science ; ensuite,

Locke est connu pour son *Essai*, mais aussi et même surtout pour ses deux *Traité du gouvernement* et sa *Lettre portant sur la tolérance*. Au fond, Locke est l'auteur qui établit avant Voltaire les grandes thèses du libéralisme ; on l'appelle le père du capitalisme. Un dernier mot : tous les experts de l'histoire des États-Unis reconnaissent que plusieurs des pères fondateurs de l'Amérique étaient des disciples de Locke.

La lettre XIV introduit à toute la discussion autour de Newton. Mais son titre indique bel et bien l'enjeu : il s'agit de remplacer d'autres scientifiques, et en particulier Descartes, par Newton. Encore une fois, Voltaire feint d'être neutre et de ne relever que l'opposition entre les deux penseurs. Voir 28, pp 90. Et 29 pp 91.

Mais il est clair assez tôt que cette impression est fautive : Voltaire est un Newtonien, et il croit que les Français devraient cesser d'être des Cartésiens. Voir 30, p 94. Tout ce qui suit est conforme à cette idée. Cela ne veut pas dire qu'il condamne tout à fait Descartes : pour Voltaire, Descartes est un grand mathématicien, et le grand ébranleur des anciennes philosophies ; mais Newton est celui qui a établi les premières vérités de la nouvelle science, ce que nous appelons la science expérimentale moderne. Voici, à mon avis, un élément crucial de la modernité, ou du moins de la modernité à la manière de Voltaire : être moderne, c'est savoir que la science de Newton est la vérité. Voilà pourquoi il écrit trois lettres (et même quatre) sur Newton.

Pour faire l'apologie de la pensée scientifique de Newton, Voltaire parle des découvertes newtoniennes en astronomie, en optique, en mathématique et enfin

sur la mesure du temps. Voir 31, p 96. Je ne ferai pas l'analyse tout. Je focaliserai sur les lettres XV et XVII.

Pour ce qui est de la découverte de la gravitation universelle, Voltaire raconte l'histoire devenue classique. Voir 32, p 98. Il faut bien voir que cette histoire est fausse et vraie. Les historiens de la pensée et les biographes de Newton signalent que cette image est inexacte à parler strictement. Mais il est clair que pour Newton, il fallait par un coup de génie saisir que ce qui fait qu'une pomme tombe et que la Lune tourne autour de la Terre, c'est la même force.

Avant Newton, on pensait plus ou moins en termes aristotéliens : deux sortes de mouvement, rectiligne et circulaire, qui appartiennent à deux sortes de objets matériels, passagers et éternels. Mais, ici et là, on commençait à admettre que l'univers entier, et donc la Lune et la Terre, était fait d'une seule sorte de matière (Galilée, Descartes et d'autres). Mais alors comment régler le problème physique qui s'ensuivait. La solution de Newton est le principe d'inertie et le principe d'attraction. Le principe d'inertie affirme que quand la pomme lourde cesse de tomber et quand l'air, léger, cesse de monter, c'est parce qu'il frappe quelque chose et non parce qu'il est rendu dans son lieu. Le principe d'attraction affirme que toute partie du monde attire à tout moment toute autre partie du monde. De la combinaison des deux principes, vient la rotation de toutes les planètes, et en particulier de la Lune autour de la Terre. On trouve tout cela pour ainsi dire caché dans un passage comme le suivant. Voir 33, p 99.

Il y a un autre point sur lequel Voltaire insiste : la validité des idées de Newton dépend de leurs conformités avec l'expérience. Voir 34, p 99.

Voltaire explique que cette théorie universelle du mouvement a été rejetée pendant de nombreuses années et surtout, suggère-t-il, par des penseurs français. Voir 35, p 103. C'est là un thème essentiel de Voltaire : les gens résistent aux nouvelles idées parce qu'elles sont nouvelles. On devine là une partie essentielle de ce qu'il croit être son travail : populariser, vulgariser, rendre acceptable les nouvelles idées. Cela veut dire qu'il faut souvent se moquer des idées anciennes pour que les nouvelles idées aient de la place. En somme, les êtres humains ne savent pas grand chose, mais, sauf exception, ils pensent en répétant ce qu'ils ont toujours entendu, et presque jamais en réfléchissant à partir de ce qu'ils ont vu et ce sur quoi ils ont réfléchi.

Pour vous aider à penser à cette question, je tiens à vous signaler un autre passage de cette lettre. Voltaire rappelle que, grâce au principe de l'attraction gravitationnelle, on peut expliquer les marées : les marées sont causées par l'influence de la Lune sur l'eau des océans. Voir 36, p 101. Ce qui est remarquable, c'est qu'il parle de la Lune dans sa révolution mensuelle, alors que l'influence de la Lune sur les marées porte est quotidienne. Il y a là une façon bien étonnante d'en parler. Donc même Voltaire explique mal la doctrine de Newton. Mais c'est aussi l'occasion pour nous de noter que presque tout le monde comprend mal la doctrine newtonienne de l'influence de la Lune sur les marées. Car presque tout le monde peut expliquer qu'il y a une marée, mais presque personne peut expliquer qu'il y a deux marées.

Sur cette question, je tiens à vous signaler la dernière phrase de cette lettre. Voir 37, page 104. C'est



une citation de livre de Job (chapitre 38, verset 11). C'est un passage important parce que Dieu parlant à Job lui dit au fond ceci : « Tu n'es qu'un homme ; je suis Dieu ; l'essentiel est que tu obéisses à ma loi ; tout le reste est orgueil. » On peut, me semble-t-il, lire ce texte de deux façons très différentes : c'est ou bien un rappel que la pensée de Newton pour ainsi dire renverse la crainte de Dieu, ou bien une indication que Newton était un homme bien humble, qui ne faisait que faire de la science, mais laissait tout le reste, soit la morale, la théologie et la religion à Dieu et donc aux prêtres. Il me semble que cette question est au cœur du problème de la pensée de Newton, et donc de la modernité dans son lien avec la science et la religion. Disons-le comme suit, soit au moyen d'une question que nos lectures aideront à répondre peut-être : la modernité en autant qu'elle est identifiable avec la science peut-elle éviter d'entrer en conflit avec la religion, non seulement de la religion chrétienne, mais toutes les religions ?

La lettre suivante continue les deux précédentes, en focalisant sur la question de la lumière. Voir 38, pp 106-107. On répète l'opposition entre Descartes et Newton ; on répète que Descartes a ouvert le chemin, mais que Newton a établi la vérité.

À la fin de la lettre, Voltaire indique encore une fois que toutes ces idées difficiles à saisir sur le monde (attraction, nature de la matière, nature de la lumière) produisent quand même des objets techniques importants. Voir 39, p 109. Je tiens à ajouter que quiconque utilise des lunettes, ou des verres de contact, ou s'est fait traiter pour des cataractes, peut trouver l'explication des toutes ces techniques dans le

traité de la dioptrique de Descartes. En somme, les oculistes du monde sont tous des cartésiens.

### **Cinquième semaine**

#### **Ce qu'il faut faire.**

À la fin de la seconde heure aujourd'hui, nous aurons terminé la première moitié de nos rencontres. De plus, nous commencerons donc sous peu, la semaine prochaine sans doute, la seconde moitié du cours qui focalise sur les contes de Voltaire. Pour préparer cette nouvelle série de rencontres, il faut lire au moins les contes suivants : *Così-sancta*, *Micromégas*, *Le Monde comme il va*. Il faudra changer notre façon de lire en ce sens qu'il s'agira de parler, entre autres choses, du style de Voltaire et de l'anecdote ou de la fiction. Mais je tiens à signaler qu'encore et toujours, il sera question, aussi et surtout, de la pensée de Voltaire : les œuvres littéraires de Voltaire sont souvent, pour ne pas dire toujours, au service de son projet politique et intellectuel. Je vous rappelle que même son théâtre était un théâtre à message ; on n'a qu'à se souvenir de sa pièce *Mahomet ou du Fanatisme*.

#### **Sur les techniques d'écriture et de lecture.**

Jusqu'à maintenant pour parler de la rhétorique voltairienne ou son ironie défensive, j'ai cité des auteurs modernes : Rousseau, Diderot, Montesquieu, Machiavel ; leur témoignage est intéressant parce qu'ils parlent de l'époque même de Voltaire et ils sont souvent des auteurs qui ont connu Voltaire. La nouvelle citation

est différente parce qu'elle nous tourne vers une autre époque et qu'elle est tirée d'une fiction, d'un roman.

« Il ferait pis, dit Zénon avec une grimace. J'avais pourtant pris soin d'envelopper ma pensée de toutes les circonlocutions qui conviennent. J'avais mis ici une majuscule, là un nom ; j'avais même consenti à encombrer ma phrase d'un pesant attirail d'attributs et de substances. Il en est de ce verbiage comme de nos chemises et de nos chausses ; elles protègent celui qui les porte, et n'empêchent pas dessous d'être tranquillement nu. — Elles empêchent, dit le soldat de fortune. Je n'ai jamais regardé un Apollon dans les jardins du pape sans l'envier de s'offrir aux yeux tel que sa mère Latone le fit. On n'est bien que libre, et cacher ses opinions est encore plus gênant que de couvrir sa peau. — Ruse de guerre, capitaine ! dit Zénon. Nous vivons là-dedans comme vous autres dans vos sapes et vos tranchées. On finit par tirer vanité d'un sous-entendu qui change tout, comme un signe négatif discrètement placé devant une somme ; on s'ingénie à faire çà et là d'un mot plus hardi l'équivalent d'un clin d'œil, du soulèvement de la feuille de vigne ou de la chute du masque aussitôt renoué comme si de rien n'était. Un tri s'opère de la sorte parmi nos lecteurs ; les sots nous croient ; d'autres sots, nous croyant plus sots qu'eux, nous quittent ; ceux qui restent se débrouillent dans ce labyrinthe, apprennent à sauter ou à contourner l'obstacle du mensonge. Je serais bien surpris si on ne retrouvait pas jusque dans les textes les plus saints les mêmes subterfuges. Lu ainsi, tout livre devient un grimoire. — Vous exagérez l'hypocrisie des hommes, dit le capitaine

en haussant les épaules. La plupart pensent trop peu pour penser double. »

Marguerite Yourcenar *L'Œuvre au noir*: La Vie errante, « La conversation à Innsbruck »

Cette fois, je vous propose une citation à teneur différente: elle est tirée du roman de Marguerite Yourcenar, *L'Œuvre au noir*. C'est un roman historique, comme le chef-d'œuvre qu'est *Les Mémoires d'Hadrien*; il ne décrit pas le monde ancien, mais la fin du Moyen-Âge; son héros est un intellectuel Zénon Ligre, un philosophe, médecin, scientifique, chimiste qui a eu maille à partir avec les autorités. Yourcenar a fait de longues études historiques pour donner de la vraisemblance à son roman. Or dans un des chapitres du roman, son héros, un intellectuel et un écrivain, discute avec un homme d'action. Vous avez entendu ce qu'ils se disent.

Encore une fois donc, mais cette fois en remontant dans le temps et en m'appuyant sur un roman, et donc une fiction, je vous propose l'idée qu'il faut savoir lire avec attention et avec une certaine méfiance certains auteurs, parce qu'ils écrivent d'une façon controuvée. Je crois que Voltaire est un de ces auteurs. Cette remarque est donc une invitation à lire pour ainsi dire énergiquement les textes de Voltaire que nous examinons parce qu'ils ne se livrent pas d'emblée, ou ne livrent pas d'emblée tout ce qu'ils pourraient livrer.

**Ce qui fut fait.**

Je reprends rapidement ce qui a été vu la semaine passée, et vous me posez des questions si vous voulez que je revienne sur un élément ou si vous croyez que je dois corriger ce que j'ai dit.

J'ai continué et terminé les remarques sur la lettre XI. L'inoculation contre la vérole est un exemple des techniques que les humains peuvent développer à partir de la science expérimentale moderne ; cette science peut faire du bien, mais il faut que les hommes et les femmes, et surtout les grands du monde s'impliquent pour la populariser et pour lutter contre les préjugés, comme l'ont fait de grandes dames anglaises en ce qui a trait à l'inoculation contre la petite vérole.

J'en ensuite parlé de Bacon dont parle ensuite Voltaire. Cette science, ainsi que la technique qui en découle, est née d'abord dans la tête de Francis Bacon (lettre XII).

Mais elle a été confortée par une philosophie comme celle de Locke, dont parle ensuite Voltaire (lettre XIII). La pensée de Locke, qui porte semble-t-il, sur l'intériorité humaine, est une philosophie qui peut remplacer l'ancienne philosophie, qui est venue des Grecs et qui a été continuée durant le Moyen-Âge. Pour dire les choses simplement, la nouvelle philosophie lockéenne est une pensée plus matérialiste, moins spiritualiste, qui détourne l'être humain des choses du ciel sans doute, et les tourne plus vers la matière et sa conquête.

Puis Voltaire présente la nouvelle science de Newton pendant plusieurs lettres. Il faut voir que pour Voltaire la philosophie et la science de Descartes sont

inadéquates ou dépassées, et qu'il faut accepter la nouvelle science qui est capable de tout expliquer du mouvement des planètes à celle de la lumière. Or cette nouvelle science non seulement expliquera mieux le monde, elle permettra de faire avancer la technique et donc améliorer le sort humain.

Avant de continuer et de terminer les remarques de Voltaire sur Newton, y a-t-il des questions sur ce qui a été proposé la semaine passée, ou des objections sous forme de questions, ou des demandes de complément encore et toujours sous forme de question ?

**La technique et la science [suite et fin].**

Il me reste une ou deux remarques à faire sur Newton et j'aurai terminé cette section des *Lettres philosophiques*. Je vous rappelle que les premières lettres portent sur la religion, les lettres VIII à X sur les principes du gouvernement, et les lettres XI à XVII sur la technique et la science nécessaire pour la développer.

Soit dit en passant, Voltaire est un des apôtres de la notion de progrès. Il faut bien voir que le progrès n'est pas seulement la notion de la temporalité : le progrès, c'est le temps qui avance en améliorant les choses, et l'idée de progrès est une idée optimiste, une idée optimiste qui n'est pas bien présente dans la pensée ancienne ou chrétienne. Je prends la peine de développer un peu parce qu'il me semble que cette idée est typique de la modernité.

Une des idées maîtresses de Voltaire est que les humains sont capables de progrès ; cela ne veut pas dire qu'il est un optimiste bête qui pense que le progrès

est automatique et que le progrès est continue et donc sans retour ; il est un apôtre du progrès et donc un progressiste parce qu'il pense que les humains doivent agir pour que le progrès, le progrès humain, l'amélioration de la condition humaine, qui est possible, se réalise bel et bien.

Soit dit en passant une seconde fois, j'ai vu il y a quelques jours sur CNN une longue interview de Bill Gates et de son épouse Melinda, qui consacrent l'essentiel de leur temps à assurer le progrès de l'humanité. Si vous voulez voir de quoi à l'air un progressiste à la manière de Voltaire, vous pouvez aller sur leur site Internet : la Fondation Bill et Melinda Gates. L'homme le plus riche de la planète a cessé de « faire de l'argent » ; il s'est attelé à une nouvelle tâche avec son épouse : faire progresser l'humanité. Cela veut dire par exemple donner 750 millions de dollars pour assurer la vaccination en Afrique et s'occuper de ce que cet argent serve bel et bien à la vaccination des Africains. Selon quelques-unes de leurs prédictions dans une lettre adressée au monde entier (et souvenez-vous que Melinda et Bill Gates consacrent des centaines de millions de dollars tous les ans à ces projets et que leur seule occupation véritable, leur seul *travail*, est de pousser leurs projets de progrès), plusieurs des maladies qui tuent des millions d'enfants seront éradiquées ; l'Afrique sera capable de se nourrir elle-même ; on va pouvoir assurer la littératie et la numératie de deux fois plus de femmes à travers le monde (or les statistiques indiquent que chaque fois qu'on éduque une femme, on augmente la probabilité que les membres de sa famille seront éduqués). Voici

l'action d'un voltairien et d'une voltairienne aujourd'hui.

Je retourne à Voltaire, soit la pensée derrière l'action de Bill et de Melinda Gates.

Pour ce qui est de la dernière lettre sur Newton, je m'en tiens à la toute fin. Voir 40, p 117. Je devine que dans la dernière phrase, il y a une plaisanterie au sujet du temps, puisque selon Voltaire, ça prendra du temps pour qu'on puisse décider si Newton a raison aussi au sujet du temps ou de la mesure du temps. Mais le plus important est sans doute ailleurs. Parce que les réflexions de Newton sur le temps affecte toute lecture de la Bible : si les observations des Newtoniens sont vraies, le monde n'est pas aussi jeune que la Bible le dit, et les sept jours de la création sont au mieux des images, et au pis des mensonges. Je signale ce point pour rappeler que les *Lettres philosophiques* commencent avec des considérations sur la religion, et avec la suggestion que la religion est une bonne chose quand elle se garde dans le domaine de la morale et qu'elle quitte le domaine du pouvoir.

Par ailleurs, et je finirai toute cette section, sur une dernière observation. Voltaire est silencieux au sujet de la partie la plus importante de l'œuvre de Newton. Selon les historiens les plus autorisés, il est certain que Newton a travaillé beaucoup plus longtemps sur, a écrit beaucoup plus de pages sur, et était beaucoup plus intéressé par, ses interprétations de la Bible que par sa science. Sur cette partie de l'œuvre du scientifique anglais, Voltaire ne dit pas un seul mot. Je vous rappelle ce que j'ai signalé plus haut : les silences de Voltaire (il ne parle pas des généraux et des ministres politiques anglais) sont significatifs. Est-il



possible que son silence au sujet de Newton le théologien soit significatif? Et s'il est significatif, que signifie-t-il? Je vous signale aussi que dans la dernière lettre des *Lettres philosophiques*, il parle de Pascal, un grand scientifique français. Or il ne parle pas du tout de son œuvre scientifique, mais focalise pour la critiquer sur sa pensée philosophique et religieuse. Il me semble qu'il aurait pu en faire autant avec Newton, mais il décide de ne pas le faire; il me semble qu'il aurait pu louer Pascal en tant que scientifique, mais il décide de ne pas le faire. On dirait qu'il a besoin d'un héros anglais parfait (Newton) et d'un idiot français parfait (Pascal) et qu'il présente les faits historiques selon ses besoins.

**Les arts et la culture selon Voltaire (lettres XVIII à XXIV).**

Quand on aborde les lettres suivantes, on peut être surpris parce que Voltaire n'explique pas pourquoi il aborde un nouveau sujet. Car il aborde bel et bien un nouveau sujet. Le nom de ce sujet pourrait être la culture ou la littérature. Pour nous aider à saisir ce qui se passe, on peut se rappeler encore une fois les prix Nobel: il y a des prix pour la physique, la chimie et la médecine, mais aussi pour la littérature. Dans un monde voltairien, la science et la technique ne sont pas tout; le bien-être des humains n'est pas réglé par le pur et simple progrès technoscientifique; il faut plus que cela, il faut un supplément d'âme, si vous le voulez, pour que les humains soient vraiment heureux. On peut le dire comme suit: pour que les humains soient bien, il leur faut des occupations humaines

respectables qui les occupent quand ils ne travaillent pas ; il leur faut des festivals de musique et de théâtre et de culture. C'est de cela que Voltaire parle dans les lettres qui restent, ou du moins jusqu'à la lettre XXIV.

Mais si vous examinez les titres de ces lettres vous notez qu'il est question de la tragédie (XVIII), et de la comédie (XIX), de l'essai (XX et XXI) et de la poésie (XXII) ; il est donc question, comme je l'ai dit, des lettres ou la culture. Mais il est aussi question de l'attitude publique envers la culture (XXIII et XXIV). Il y a donc deux sujets distincts, mais qui se mêlent un peu aussi : qu'en est-il des lettres en Angleterre ? quelle est l'attitude des Anglais (le peuple, les aristocrates, les institutions) envers la culture ?

Il faut aussi comprendre que Voltaire est très intéressé, intéressé par toute sa personne, quand il aborde ces sujets : il sera le tragédien et le comédien le plus populaire de son époque ; il a écrit et publié tout plein de poèmes, et un grand nombre d'essais ; il a toujours recherché la reconnaissance de ses concitoyens et des institutions de son pays en tant qu'écrivain. Je rappelle qu'il a cherché par tous les moyens à devenir académicien et qu'il l'est devenu.

Prenons la première de ces lettres qui porte sur la tragédie, un genre littéraire dans lequel il brillera toute sa vie. Voltaire est déchiré quand il parle de la tragédie parce qu'il est obligé de parler de Shakespeare et qu'il est tiraillé entre les principes esthétiques français, qu'il a respectés toute sa vie, ce qu'on appelle les règles (trois unités, versification rigide, l'obligation de bienséance) et le plaisir qui lui vient des pièces du dramaturge anglais. Voir 41, p 124.

En revanche, on voit dans ce chapitre un des trucs de Voltaire : il met dans la bouche de Shakespeare plusieurs de ses idées les plus hardies : le droit au suicide et la bêtise de la religion chrétienne en ce qui a trait au sujet de la vie après la mort. Voir 42, p 122. Il est clair pour quiconque lit le texte de Shakespeare que les réflexions de Hamlet son bel et bien au sujet du suicide. Or Voltaire choisit ce texte parmi un très grand nombre d'autres. Mais il n'y a rien dans le texte original au sujet des prêtres et de leurs prêches. En somme, il met en plein milieu du texte des vers qui viennent tout à fait de lui et pas du tout de Shakespeare. En somme, Voltaire se sert de la marionnette Shakespeare pour parler de ce dont il veut parler. Et donc, il fait un peu comme Shakespeare, qui a utilisé la marionnette Hamlet dans la pièce *Hamlet* pour parler de ce dont il voulait.

Or il est assez comique de voir que Voltaire avoue à demi son jeu. Voir 43, p 122. Je signale que Voltaire a l'impunité de citer la Bible, et même le Nouveau Testament quand il cherche à justifier ses jeux. C'est le Christ qui dit ces phrases quand il s'oppose aux pharisiens juifs ; et Voltaire se présente à nous comme un nouveau Christ qui s'oppose aux pharisiens chrétiens.

Dans la lettre suivante, Voltaire parle de Congreve, auteur de plusieurs pièces dont une en particulier *The Way of the world*, qui est d'un réalisme digne de Machiavel ou Molière. Voir 44, pp 128-129. On trouve ici deux préoccupations de Voltaire : d'abord celle pour les règles, dont j'ai déjà parlé.

Mais il faut bien voir que pour Voltaire, c'est-à-dire François Arouet devenu monsieur de Voltaire, il y a

une nouvelle sorte d'aristocratie, celle des auteurs. En un sens, sa critique de la remarque de Congreve est une façon de présenter la fusion des deux sortes d'aristocratie. Au fond, pour Voltaire, la nouvelle démocratie qu'il voit venir a besoin d'une classe de gens plus éduqués, plus raffinés, plus sophistiqués qui donnent le ton entre autres au moyen de la littérature et des arts. En somme, pour éviter qu'on tombe dans une société violente, il faut la religion ; mais pour qu'on évite de tomber dans une société de consommation basse et presque animale, il faut de la culture.

Dans la lettre suivante (bien noter le titre), Voltaire donne un exemple de la fusion des deux aristocraties, l'aristocratie traditionnelle et l'aristocratie des arts, dans la personne choisit un auteur et un texte et fabrique une traduction qui va dans le sens de ses idées. Voir 45 pp 133-134. Mais il donne aussi un exemple de la tactique qu'il a déjà utilisée, soit de proposer certaines de ses idées en faisant parler un autre.

Je saute les lettres 21, 22 et 24, pour n'examiner que la lettre 23. Mais je suis prêt à répondre à vos questions si vous en avez. Je m'en tiens à une remarque qui est pour ainsi dire l'essentiel du message de l'ensemble de ces lettres. Pour Voltaire, il est crucial que cette nouvelle aristocratie soit reconnue, ce qui veut dire qu'il faut que l'attitude publique envers les intellectuels s'améliore et devienne bienveillante ; il faut même des institutions qui soutiennent les artistes et écrivains, qui embellissent la vie et raffinent les mœurs, les hommes de science, qui découvrent la vérité au fond des choses, et les techniciens qui améliorent le sort de

l'humanité. C'est le sens de la dernière citation que je vous offre. Voir 46 p 149.

**La critique de Pascal (lettre XXV).**

La lettre dernière est typique: Voltaire prétend qu'il sera objectif, qu'il n'a pas d'intention autre que d'exposer quelques idées; mais il est clair que tout ce qu'il écrit vise un seul but, et que ce but est critique envers la France, ou du moins envers une sorte d'institution française, Pascal. Voir 47 p 160.

Il n'en reste pas moins que cette lettre est bien différente de toutes les autres parce qu'il ne parle par du tout de l'Angleterre. Je vous suggère l'idée suivante: la critique de Pascal de cette dernière lettre fait partie des *Lettres philosophiques* et même des *Lettres anglaises*, parce qu'elle présente pour ainsi dire le mouvement d'ensemble des lettres anglaises: penser, c'est critiquer; critiquer, c'est sortir de son pays; sortir de son pays, c'est vivre hors de tout.

La lettre sur Pascal est dans les faits une lettre sur ce que nous appelons les *Pensées* de Pascal. D'ailleurs, la lettre est construite comme suit: une citation des *Pensées* de Pascal, suivie d'une remarque de Voltaire sur cette pensée. Mais pour comprendre cette lettre, il faut avoir en tête au moins ce que Pascal a proposé dans ses *Pensées*. On ne peut pas supposer que ce savoir existe aujourd'hui, et même s'il existe en vos têtes en raison de vos ambitions philosophiques exemplaires, il est utile de se rafraichir la mémoire. Je tiens donc à faire quelques remarques.

Les premières porteront sur l'homme. Pour ce qui est des lignes de force de la vie de Pascal, il y en a au moins trois : l'écriture, la science, la religion.

Blaise Pascal fut un des plus grands écrivains de tous les temps. Mais dans des genres très différents. Il a écrit des textes scientifiques éblouissants de simplicité et de clarté. Il a écrit des textes satiriques brillants. *Les Provinciales* ont tenu en haleine la société parisienne et française pendant des années ; seul contre la Société de Jésus, soit les intellectuels catholiques les plus nombreux, les plus influents et les mieux organisés, Pascal a défendu les jansénistes de Port-Royal dans une série de textes, qui sont lus encore aujourd'hui et qui font rire encore aujourd'hui. (Et faire rire quand on parle de choses religieuses est un véritable tour de force.) Et puis il y a les *Pensées*. Ce sont des textes à la fois religieux et philosophiques, qui provoquent la réflexion des toutes sortes d'hommes, philosophes, hommes religieux et hommes ordinaires, de toutes les langues et de toutes les civilisations depuis plus de 300 ans.

Deuxième ligne de force. Blaise Pascal fut un des plus grands scientifiques de tous les temps ; il est de la taille de Newton, et certainement plus polyvalent qu'Einstein. Comme Newton il était fort non seulement en physique, mais encore en mathématiques (calcul intégral et différentiel, d'une part, et la mathématique des probabilités, de l'autre) et même dans les applications (téléscope, d'une part, et machine à calculer ou ordinateur, de l'autre).

Cette remarque est importante quand on lit les *Pensées* : il faut comprendre que pour Pascal, la raison scientifique ne suffit pas, mais ce n'est pas parce qu'il

ne sait pas s'en servir ou qu'il s'en sert mal. La raison scientifique ne suffit pas à son avis parce qu'elle n'atteint pas, ou parce qu'elle atteint mal, les questions humaines essentielles. Il est impossible d'utiliser contre Pascal l'argument antithéologique typique : « Cette personne croit parce qu'elle n'est pas capable de raisonner scientifiquement. La science fait disparaître le besoin des réponses religieuses. » Je répète de plus que le plus grand scientifique, pour ainsi dire dans l'imaginaire moderne est Newton, qui était un chrétien tout aussi passionné que Pascal.

De plus, la remarque est importante pour bien lire les *Pensées* : une partie de l'effort de Pascal vise sans doute les gens de science, ou les gens qui prétendent que la raison suffit pour conduire sa vie. Au XVIIe siècle, ces gens s'appelaient les esprits forts ou les esprits libres. Les *Pensées*, et donc l'*Apologie de la religion chrétienne*, visent les esprits forts et donc des gens qui sont au moins familiers avec la nouvelle science.

Une des erreurs à éviter en lisant les *Pensées* de Pascal est de séparer Pascal le scientifique de Pascal le chrétien. Il n'a pas d'abord été scientifique et ensuite religieux ; il a été les deux, de façon intense et de façon constante.

Car la dernière ligne de force de la vie de l'homme Pascal, est la religion, plus précisément le christianisme, plus précisément encore le catholicisme. Il faut savoir que Pascal est identifié aux jansénistes, mais que les jansénistes eux-mêmes, et Pascal certainement, se voyaient comme de fidèles catholiques, dans la tradition de saint Augustin. Ils étaient attaqués par les Jésuites sans doute, mais ils

répondaient que les Jésuites étaient des catholiques laxistes et qu'ils réclamaient le droit d'être des catholiques plus sévères.

Je passe à son livre, les *Pensées*.

Comme il a été dit, les *Pensées* sont une sorte de naufrage : des bouts de bois et de tissus après un orage ne sont pas un navire ; les fragments qui constituent les *Pensées* ne sont pas l'*Apologie de la religion chrétienne*. Mais il est certain que les *Pensées* devaient servir à ce livre.

La misère humaine, ou la faiblesse humaine, ou la fragilité humaine, se découvre d'abord dans la petitesse physique de l'être humain. Pensée # 60.

L'être humain qui réfléchit avec finesse découvre la même chose que l'esprit qui réfléchit avec géométrie : il découvre que l'être humain est petit dans un univers gigantesque. Par exemple, plusieurs des points de lumière vus dans le ciel étoilé ne sont pas des étoiles : ce sont des galaxies, qui contiennent des milliards d'étoiles, qui sont si loin de la Terre qu'il est scientifiquement certain que l'univers actuel existe depuis des milliards d'années. Nous sommes petits et sur le plan de la masse et sur le plan de la durée.

Cette vérité a une dimension *cordiale* : je ne suis pas important, je suis presque rien, ma faiblesse première est que sur le plan de ce qui est, je ne compte pas. Ma disparition et mon apparition ne signifient rien du point de vue de l'univers.

Or cette vérité est douloureuse : il y a quelque chose en moi qui exige que je sois important ; je peux contrôler cette pulsion, je peux la diminuer, mais je ne peux pas dire qu'elle n'est pas là, qu'elle n'est pas



naturelle (elle est aussi naturelle que ma petitesse et la grandeur de l'univers), qu'elle ne me définit pas.

La misère (faiblesse, fragilité) humaine se découvre aussi dans l'inévitabilité de la mort.

L'être humain ne veut pas mourir. L'être humain meurt. Ces deux vérités évidentes, *géométriques* si l'on veut, sont des vérités de finesse aussi. Pour le dire autrement, leur vérité complète se situe dans leur opposition. Quelqu'un qui promet aux êtres humains de vivre longtemps, en santé, et disons sexuellement actifs, ne règle pas le problème humain. La mort est toujours là au bout du chemin, et la mort est toujours inacceptable. Or la mort est non seulement au bout du chemin, elle est omniprésente ; pour le dire autrement, le bout du chemin peut apparaître n'importe quand. Une mouche peut tuer un homme. On le voit à la gigantesque machinerie scientifique et administrative qu'on crée pour *expulser* la mort ; on le voit aux scandales continuels qui s'expriment chaque fois qu'il y a des désastres naturels, ou qu'on annonce une nouvelle maladie mortelle à l'échelle de la planète.

La misère (faiblesse, fragilité) humaine apparaît aussi dans l'insatisfaction de l'amour et de l'ensemble des relations entre les êtres humains et l'injustice chronique des sociétés humaines.

L'insatisfaction provoquée par les choses a une forme particulière bien connue de tous : l'échec amoureux. L'échec amoureux n'est pas le fait de l'adolescence, mais l'échec amoureux devient évident à cette époque. La solution, qui n'en est pas une, est d'imaginer que le sexe est l'amour ou que la routine est l'amour ou que la manipulation est l'amour. De plus, il est évident que toutes les sociétés sont

fondamentalement injustes. Même la société la plus juste sur la Terre (disons la nôtre) est fondée sur la privation des autres êtres humains. De toute façon, la justice ne peut pas être l'égalité des biens pour tous, parce qu'il y a des idiots, des méchants et, en général, des inégalités naturelles. Or cette injustice est inévitable. Et elle est inévitable parce qu'au fond les êtres humains sont incapables d'aimer autre chose qu'eux-mêmes. Cela est naturel sans doute, mais cela est insatisfaisant. Toute personne qui fait un crime dira qu'elle l'a fait parce qu'il fallait le faire (pour survivre, pour satisfaire un besoin irrésistible, pour acquérir de l'estime de soi) ; tout criminel s'excusera, mais il saura que cette excuse n'est rien qu'une excuse.

La misère humaine (faiblesse, fragilité) de la vie humaine est un signe qu'il y a dans l'humain des semences de grandeur.

Pour le dire simplement, un chien ne se sent pas petit, mortel, inquiet, mal aimé, injuste ou stupide. Il faut être un humain pour sentir tout cela ; seul l'être humain sait ou sent qu'il est misérable ; seul l'être humain peut chercher à se mentir au sujet de sa misère. Or cela ne peut s'expliquer que par une possibilité tapie au fond de l'humain. On pourrait appeler cela la possibilité de la grandeur, ou l'élan vers la vigueur, ou les pressentiments d'éternité (*intimations of immortality*, comme le disait Wordsworth). Par exemple, il est clair qu'on ne connaît pas grand-chose, mais qu'on en connaît beaucoup : c'est seulement parce que le monde est infini en tant qu'objet de connaissance que l'être humain est en fin de compte ignorant. Ou encore, s'il est manifeste que nous n'aimons pas vraiment les autres, nous avons

régulièrement des débuts d'expérience de don et de vertu et de plaisir à être juste ; et si ça ne dure pas, ça existe quand même.

Le divertissement est le grand danger de la vie actuelle, et même c'est le grand danger de la condition humaine.

Si l'être humain est capable de se voir tel qu'il est, c'est-à-dire à la fois misérable et grand, dans les faits l'être humain se perd de vue, et il le fait systématiquement. On peut même dire qu'un des besoins de société les plus importants est le divertissement. Les êtres humains s'ennuient vite ; mais l'ennui est un symptôme : il est le signe qu'il y a quelque chose qu'on ne veut pas voir, qui les terrorise ; s'ils avouent qu'ils sont terrorisés, ils se préparent à voir ce qui les terrorise ; pour éviter de voir ce qui les terrorise, ils parlent d'ennui, et ils cherchent des divertissements, et on leur en trouve.

La seule vraie solution est la foi religieuse et surtout la foi religieuse chrétienne.

Il est inutile de comprendre que l'homme est misérable parce qu'au fond il est grand, à moins que cette vérité de l'esprit de finesse ne mène à la foi. On pourrait conclure, à partir des observations de Pascal, que la vie est absurde et que tout ce qu'il reste à l'être humain, c'est de créer une réponse qui tente au moins de solutionner les contradictions fondamentales de l'existence. Ce sera la solution de ce qu'on appelle l'existentialisme. On pourrait conclure à partir des observations de Pascal qu'il y a quelque chose d'exagérer à parler ainsi et que la vie vaut la peine d'être vécue, soit parce que la contradiction est moins grande qu'on le dit ou qu'on le sent et qu'on peut

retrouver des pulsions naturelles ou simples qui satisfont l'être humains quant à l'essentiel, comme le veulent les Épicuriens, soit parce que la raison peut satisfaire le cœur humain en le purgeant de ses illusions, comme le veulent les socratiques ceux que Pascal appelle les stoïciens).

Par opposition à ses groupes, la réponse de Pascal est la foi religieuse. Selon lui, c'est la seule solution qui satisfait vraiment le cœur humain. Plus exactement, c'est la seule solution qui promet une réponse qui satisfasse le cœur humain. En somme, *l'Apologie de la religion chrétienne* consistait à démontrer que le cœur humain était fait d'une certaine façon, disons qu'il était une serrure fabriquée d'une certaine manière, et qu'il n'y avait qu'une seule réponse qui puisse satisfaire ce cœur, disons qu'il n'y avait qu'une seule clé qui puisse entrer dans cette serrure pour l'ouvrir.

Il faut maintenant examiner quelques-uns des commentaires de Voltaire pour voir comment il répond à Pascal.

### **Sixième semaine**

#### **Une correction.**

L'épouse de Bill Gates s'appelle Melinda Gates, et non le nom que j'ai donné par distraction.

**Sur les stratégies d'écriture.**

Les citations (# 7) tirées des lettres, dont les deux seules lettres que les universitaires reconnaissent comme étant bel et bien de Platon.

« Il n'y a pas d'écrit de moi sur ce sujet et n'y en a jamais eu ; car cela ne peut pas du tout être dit, contrairement aux autres matières, mais comme la lumière jaillit de l'étincelle, soudain entré dans l'âme en raison d'une longue fréquentation du problème et du fait d'avoir vécu avec le problème, cela croît tout seul maintenant. »

Platon, *Lettre septième* 341c4-d2

« À partir de cela, il faut comprendre une seule affirmation : lorsqu'on voit les écrits de quelqu'un, soit sur les lois – par un législateur –, soit sur d'autres sujets, ces choses ne sont pas bien sérieuses pour lui ; s'il est sérieux, cela est peut-être placé dans le lieu le plus admirable de ses écrits. »

Platon, *Lettre deuxième* 344c3-9

**Ce qu'il faut faire.**

En supposant que nous discuterons bel et bien des trois contes à voir aujourd'hui, il faudra en lire quelques autres, voici donc la suite : *Lettre d'un Turc*, *Histoire des voyages de Scarmentado*, *Les Deux Consolés*, *Histoire d'un bon brahmane*.

**Ce qui fut fait.**

Comme toujours, je commence avec une reprise rapide de ce qui a été présenté la semaine dernière. Il y a encore et toujours deux raisons à cette pratique : c'est l'occasion pour vous de poser des questions sur mes remarques ; ce reprise permet de mieux comprendre les remarques d'aujourd'hui en les rattachant à ce qui les a précédées et donc de mieux synthétiser les idées de Voltaire. Cela est d'autant plus important aujourd'hui qu'il s'agira dans la première heure de prendre en notes les critiques que Voltaire adresse à Pascal.

La semaine dernière, j'ai fini les remarques sur Newton et donc sur le thème de la technique et de la science dans le monde imaginé par Voltaire. J'ai insisté sur le fait que Voltaire peut ne pas être tout à fait honnête sur le plan historique, par exemple en cachant certains aspects de la vie et de l'œuvre de Newton, cela ne l'empêche pas de proposer un modèle politique et philosophique et humain intéressant et important : si je ne me trompe pas, Voltaire est un des apologistes de ce qu'on appelle le libéralisme, ou la démocratie libérale moderne. Nous ne sommes pas obligés de penser comme Voltaire, mais nous avons intérêt à penser avec lui si nous voulons comprendre cette figure politique qui jusqu'à tout dernièrement était la principale de l'Occident moderne.

Puis, je suis passé aux lettres XVIII à XXIV pour traiter de la culture et de son rôle dans une société améliorée. J'ai signalé que pour Voltaire, la culture (les arts et la littérature) est une donnée importante de la vie : une société technique et scientifique et libérale sur le plan politique et économique, sans culture, et j'ajouterais sans culture sophistiquée ou raffinée, sera

une société peut-être acceptable, voire meilleure que la précédente, mais elle sera à peine humaine au fond : les êtres humains ont besoin de plus que de sécurité, de progrès technique et de richesse, ils ont besoin de beauté et de loisir élevé, ce qu'on appelle aujourd'hui la culture. Or en parlant de culture, Voltaire montre comment on peut l'utiliser pour passer des idées, c'est-à-dire faire ce que Voltaire lui-même fait : par la culture, on peut faire la promotion de la meilleure société (la société telle que Voltaire la conçoit) et on peut faire la critique de la société précédente (mettons l'Ancien Régime, comme diront les révolutionnaires français, ou le Moyen âge comme disent d'autres, ou la Grande Noirceur comme on dit au Québec). De plus, selon lui, il faut organiser la société pour que la culture soit soutenue par les institutions et valorisée par les citoyens.

Enfin, j'ai abordé la toute dernière lettre des *Lettres philosophiques*, celle qui porte sur Pascal. Pour préparer à saisir les commentaires de Voltaire, j'ai d'abord présenté un résumé des thèses de Pascal dans ses *Pensées*. Son apologie du christianisme part de ce qu'il prétend être une constatation, soit la misère de la vie humaine, sa fragilité, l'insatisfaction profonde qu'elle engendre ; tout cela vient du contraste entre ce que nous sommes (petits, mortels, faibles, injustes, malaimés et ignorants) et ce que nous voudrions être (grands, éternels, puissants, justes, aimés et sages). Cette condition humaine désagréable, nous y pensons le moins possible en usant de ce que Pascal appelle le divertissement : au lieu de nous avertir, nous passons notre temps à nous divertir. Mais toujours selon lui, si nous avons le courage et l'énergie nécessaires pour

éviter les leurre du divertissement, nous verrions notre condition et nous découvririons à la longue qu'il n'y a qu'une solution sensée : la foi religieuse, et la foi chrétienne : une fois avertis par Pascal, plus divertis par la barbe-à-papa habituel, nous sommes prêts à être convertis.

À la fin de notre rencontre, Jean a signalé que Marx était assez d'accord avec Pascal, mais en même temps qu'il était d'un avis tout à fait différent. Comment cela ? Parce qu'il plaçait la réponse de Pascal parmi les formes du divertissement (la religion est l'opium du peuple) et qu'il proposait une transformation en profondeur de la société (le communisme) pour régler autant que possible les problèmes de la condition humaine telle que décrite par Pascal.

### **Voltaire sur Pascal (suite et fin).**

Je vais proposer entre 6 et 10 remarques de Voltaire selon les possibilités. Puis, je vous ferai quelques remarques sur Rousseau, Voltaire et Pascal.

1. On voit comment Pascal lie ses réflexions sur la misère humaine et le christianisme. Voltaire répond que le lien est problématique sur le plan historique (d'autres religions ou opinions font aussi bien que le christianisme), que Pascal veut être admiré pour son argumentation originale, mais que le christianisme est intéressant en tant qu'instrument de pacification sociale.

3. Cette thèse centrale de Pascal (que le christianisme tel qu'il l'entend rend compte de l'insatisfaction humaine, ce qu'il appelle la misère) est



rejetée par Voltaire. La personne qu'il fait parler dit exactement ce que pense Voltaire.

6. On y revient si possible.

11. La thèse de Pascal sur la misère humaine dans sa dimension sociale et légale est proposée. À cela, Voltaire répond que l'amour de soi-même est une bonne chose et que, conjugué avec une religion sensée (comme le christianisme), cet égoïsme fait du bien.

23. On y revient si c'est possible.

24. On trouve là un exemple du thème du divertissement et de son danger. À cela, Voltaire répond que le divertissement est une partie de la condition humaine, une bonne partie et qu'il faut l'encourager ; or il entend par cela aussi et peut-être surtout le divertissement élevé, soit la culture, les arts et la littérature.

28. Voici un des passages les mieux connus et les plus forts de Pascal : on y trouve sa façon de comprendre la condition humaine sans la foi religieuse. Voltaire refuse cette description.

30. Sur Montaigne.

Pour Pascal, Montaigne est un grand penseur qui propose de idées fausses, par exemple sur le suicide ou sur la façon de se préparer à la mort ou la façon de vivre son christianisme. Voltaire défend Montaigne, en prétendant qu'il ne fait que raisonner en philosophe. Il n'en reste pas moins que Voltaire se sert de Montaigne pour proposer ses propres idées contre Pascal. De plus, il est clair que Montaigne ne serait pas d'accord avec les principes de Voltaire, mais ça, Voltaire le tait.

37. On y revient si c'est possible.

**Quelques remarques sur Rousseau critique de Voltaire.**

On a donc saisi, enfin je l'espère, la différence entre Voltaire et Pascal. Dans l'espoir de mieux saisir la pensée de Voltaire, je vais présenter quelques idées de Rousseau qui vont à l'encontre de celles de Voltaire. Si Voltaire se présente comme un critique du grand Pascal, on pourrait dire que Rousseau est le premier grand critique de la pensée du grand Voltaire ; pour parler en langage politique contemporain, Voltaire est en gros un moderne de droite, surtout peut-être en économie, alors que Rousseau est un moderne de gauche. Je présenterai cette opposition en trois points.

1. Rousseau refuse Voltaire en rétablissant la primauté du cœur sur la raison. En un sens, Rousseau reprend la devise célèbre de Pascal : le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. Cela veut dire que la raison, et surtout la raison moderne, est limitée, et qu'il y a des enjeux (des enjeux du cœur) qui sont essentiels à l'être humain qui doivent être respectés contre la logique pure. En disant cela, Pascal suggère que la foi chrétienne, qui n'est pas tout à fait rationnelle, est nécessaire au bonheur. Rousseau reprend donc cette devise, mais le cœur de Rousseau n'est pas le cœur de Pascal. Le cœur dont parle Rousseau n'est pas celui de Bible ; il est connaissable sans avoir recours à la foi ; il est naturel.

2. Cela nous prépare à une autre affirmation, cette fois, tout à fait de Rousseau : « l'homme naît bon, c'est la société qui le corrompt ». Selon Rousseau, le cœur humain est sain quand il est naturel, mais il peut-être est déformé, en particulier par les institutions modernes. Pour Pascal, le cœur est déformé du fait du

péché originel. Pour Rousseau, le cœur humain peut ne pas être déformé.

3. Pour parler de l'homme, Rousseau distingue entre le bon sauvage, ou l'homme naturel, et l'homme de l'homme, ou l'homme corrompu des sociétés et de la raison. Pour comprendre cette distinction, il suffit de saisir les bases de la psychologie de Rousseau. Il y a bien des passions humaines, mais il y en a trois au fond. Les trois passions du cœur humain sont les suivantes : l'amour de soi et la pitié qui sont naturels, et l'amour-propre qui est une déformation inévitable peut-être, mais une déformation quand même.

Une fois qu'on a compris ces trois points, on saisit que pour Rousseau les solutions voltairiennes du problème humain non seulement ne sont pas suffisantes, mais encore elles aggravent les problèmes. Et cela arrive parce que Voltaire se trompe au sujet de l'être humain.

Je me permets une dernière remarque. Elle porte sur le nationalisme, et en particulier le nationalisme québécois. Au risque de m'aliéner la moitié des gens ici, je vous avouerai que je suis nationaliste. Au risque de m'aliéner l'autre moitié, je vous avouerai que je ne suis pas nationaliste comme la plupart des gens. Quand on me parle de l'amour de la ceinture fléchée et de la poutine et de la version québécoise de *Tout le monde en parle* ou du *Banquier*, je veux bien. Quand on me parle de la grandeur de Samuel de Champlain et des Patriotes et de René Lévesque, je veux encore plus. Quand on s'indigne devant la conscription imposée de la seconde guerre mondiale ou du grand dérangement des Acadiens ou de la défaite des Plaines d'Abraham, je comprends tout à fait, et moi aussi je suis irrité. Quand

on me parle avec fierté du modèle québécois, et de Jean Coutu et de SNC-Lavalin, je comprends cette façon d'évaluer les choses, même si j'aurais quelques questions à poser. En somme, j'aime le Canadien de Montréal, surtout du temps de Guy Lafleur, et encore un peu du temps Patrick Roy, et je me fous des Oilers d'Edmonton, et je déteste Maple Leafs de Toronto.

Mais il y a une autre réalité qui me semble digne d'être dite et reconnue, mais qui ne l'est pas, et qui pourrait, non qui devrait, entrer en ligne de compte dans tous ces débats: la langue française et la civilisation française ont produit des penseurs du plus haut niveau; on peut réfléchir sur, et surtout comprendre ce que c'est que d'être un habitant de l'Amérique du Nord au vingt-et-unième siècle à partir des certains grands textes de la langue française, des textes qu'il n'est pas nécessaire de traduire parce qu'ils sont déjà lisibles par un Québécois, ce qui fait qu'un Québécois a un avantage sur un Américain ou un Canadien anglais. J'irais jusqu'à dire qu'on ne peut pas comprendre ce que c'est que d'être un homme ou une femme du vingt-et-unième siècle sans l'aider de certains penseurs, comme Michel de Montaigne (un ancien), comme Blaise Pascal ou François de Sales (des chrétiens), comme François Arouet, dit monsieur de Voltaire (un moderne de droite), comme Jean-Jacques Rousseau (un moderne de gauche) et enfin Albert Camus (un existentialiste). Et je suis même persuadé que la langue anglaise n'offre pas un aussi grand assortiment de penseurs variés et puissants. Être québécois, être français d'Amérique, c'est aussi cela. Malheureusement, on dirait que le modèle québécois typique n'a pas de place pour cela, et les ministres de

l'éducation, des loisirs et du sport des deux gouvernements (libéral et péquiste) n'en tiennent pas compte.

### **Synthèse des *Lettres philosophiques*.**

Je tenterai de synthétiser cette lecture du livre de Voltaire comme suit. *Les Lettres philosophiques* ont un deuxième titre qui est même leur titre originel, soit *Les Lettres anglaises*. Mais ce titre révèle le secret du livre : en parlant de l'Angleterre, Voltaire fait non seulement une critique de la France, par comparaison, mais encore il propose des idées philosophiques : il parle de religion, de politique, de techno-science et de culture, mais il parle au fond de la vie humaine, de son sens et donc de la nature humaine, ce qui veut dire qu'en parlant de l'Angleterre, il fait de la philosophie.

### **Septième semaine**

#### **Sur les tactiques d'écriture.**

En principe on écrit pour se faire comprendre, et se faire comprendre de tous ceux qui lisent. Mais ce n'est pas toujours le cas. Moïse Maïmonide et Thomas d'Aquin expliquent cela en parlant à partir du point de vue de la foi religieuse. Lire le premier et expliquer. Lire le second et expliquer.

« Les causes qui empêchent d'ouvrir l'enseignement par des sujets métaphysiques, d'éveiller l'attention sur ce qui mérite attention et de présenter cela au vulgaire, sont au nombre de cinq. La première cause est la

difficulté de la chose en elle-même, sa subtilité et sa profondeur... La deuxième cause est l'incapacité qu'il y a d'abord dans l'esprit des hommes en général... La troisième cause est la longueur des études préparatoires... La quatrième cause est dans les dispositions naturelles... La cinquième est dans l'occupation que donnent les besoins du corps formant la perfection première, particulièrement lorsqu'il s'y joint l'occupation que donnent la femme et les enfants. C'est en raison de toutes ces causes que les sujets en question conviennent à un très petit nombre d'hommes d'élite et non au vulgaire ; c'est pourquoi on doit les cacher au commençant et l'empêcher de les aborder, de même qu'on empêche un petit enfant de prendre des aliments grossiers et de soulever des poids. »  
Moïse Maïmonide, *Le Guide des perplexes*, I, chapitre 34

« Or l'ultime perfection à laquelle l'homme est ordonné consiste dans la parfaite connaissance de Dieu, à laquelle il ne peut assurément parvenir que par l'opération et comme l'instruction de Dieu, qui est le parfait connaisseur de soi. Or l'homme n'est pas immédiatement capable, à son début, de cette parfaite connaissance ; il est donc nécessaire qu'il reçoive, par la voie de la croyance, des notions par lesquelles il est comme conduit par la main jusqu'à parvenir à la connaissance parfaite. Or certaines d'entre elles sont telles que l'on ne peut en avoir une parfaite connaissance en cette vie, car elles dépassent totalement la puissance de la raison humaine ; et il est nécessaire de croire ces choses aussi longtemps que nous sommes dans l'état de voie ; mais nous les verrons

parfaitement dans l'état de la patrie. Il en est d'autres que nous pouvons en cette vie parvenir à connaître parfaitement, comme celles qui peuvent être prouvées démonstrativement à propos de Dieu ; et pourtant, il est nécessaire de les croire au début, pour cinq raisons que donne Rabbi Moïse. La première est la profondeur et la subtilité de ces objets de connaissance, qui sont très éloignés des sens : c'est pourquoi l'homme au début n'est pas apte à les connaître parfaitement. La deuxième cause est la faiblesse de l'intelligence humaine à son début. La troisième est la multitude des connaissances préalables qui sont exigées pour leur démonstration, et que l'homme ne peut apprendre qu'en un temps très long. La quatrième est la mauvaise disposition à savoir, que certains doivent à leur mauvais tempérament. La cinquième est la nécessité d'être occupé à pourvoir aux nécessités de la vie. Tout cela fait apparaître que, s'il était nécessaire de ne recevoir que par démonstration les choses qu'il faut connaître de Dieu, très peu pourraient y parvenir, et eux-mêmes ne le pourraient qu'après un longtemps. On voit donc clairement combien il fut salutaire de procurer aux hommes la voie de la foi, par où est à tout moment ouvert à tous un facile accès au salut. »

Thomas d'Aquin, *Questions sur la vérité*, « Sur la foi » qu. 14. art. 10

Ce qui m'intéresse dans ce nouvel exemple de ce que j'ai appelé des tactiques d'écriture ou de communication, c'est de montrer que des tactiques d'écriture existent, qu'elles sont conscientes, et qu'elles font partie d'une façon de concevoir non seulement l'enseignement, mais encore la vie. Pour le dire

simplement, il est intéressant de comparer ce que disent les deux maîtres médiévaux : en reprenant l'enseignement de Maïmonide, Thomas d'Aquin change le sens de ses remarques, parce qu'il comprend la vie autrement. De plus, les remarques de l'un et les remarques de l'autre correspondent à leur façon d'écrire : alors que Maïmonide fait l'apologie d'un enseignement ésotérique qui exige qu'on réfléchisse par soi-même et donc qui implique que certains ne comprennent pas, Thomas d'Aquin fait pour ainsi dire le contraire, et fait l'apologie d'un enseignement pour tous qui s'adresse à leur capacité de croire.

**Ce qu'il faut faire.**

Pour la semaine prochaine, en supposant que nous réussissons à faire tous les contes que je vous ai déjà proposés de lire, soit *Così-Santa*, *Micro-mégas*, *Le Monde comme il va*, *Lettre d'un Turc*, *Histoire des voyages de Scarméntado*, *Les Deux Consolés*, *Histoire d'un bon brahmane* ; en supposant cela, j'ajoute d'autres titres, soit : *Le Blanc et le Noir*, *Jeannot et Colin*, *Petite Digression*, et *L'Ingénu*.

**Ce qui fut fait.**

Comme toujours, je reprends en bref ce qui a été vu la semaine passée.

J'ai présenté la dernière lettre des *Lettres philosophiques*, en focalisant sur les critiques que Voltaire propose de certains fragments des *Pensées* de Pascal. Je rappelle que j'ai tenté de montrer comment, mine de rien, Voltaire vise le fond de la position de



Pascal. Ainsi le christianisme *essentiel* de Pascal, le christianisme comme enjeu fondamental et, il faut le dire, unique de la vie devient pour Voltaire un mécanisme politico-social pour assurer le bon ordre dans une société telle que Voltaire la conçoit : cette société est faite d'efforts économiques et techniques, mais d'abord scientifiques, et de créations artistiques ou de divertissement, où le christianisme joue un rôle important, mais secondaire.

J'ai ensuite proposé une troisième façon de concevoir la vie et la société pour faire voir comment ce que Voltaire fait à Pascal, soit le critiquer en proposant autre chose, peut être fait à Voltaire à son tour. J'ai donc présenté la position rousseauiste, qui est comme la position voltairienne en partie une opposition à ce qui est dit par un autre.

J'ai terminé par une remarque politique que je regrette déjà à demi. Je la reprends cependant de la façon suivante : ce que je fais avec vous, ce n'est pas une apologie de Voltaire, mais une exploration de la pensée de Voltaire, avec, je l'espère, une prise de conscience que la position voltairienne est cohérente et influente, mais qu'elle peut être critiquée, et même qu'elle doit être critiquée. Cette critique n'est pas en vue de retomber dans une sorte de relativisme intellectuel ou d'historicisme de vingt sous. Ce que je vous propose vise à vous faire sentir que les idées existent, qu'elles sont puissantes, et qu'il est utile, voire nécessaire, de les explorer en se demandant qui a raison et en essayant de conclure pour soi.

**Premières remarques sur les contes : la géographie.**

Maintenant que nous avons saisi quelque chose de la pensée de Voltaire en lisant avec attention son premier grand texte, et donc en réfléchissant sur *Les Lettres philosophiques*, nous nous tournons vers certaines de ses œuvres moins sérieuses, une dizaine de ses œuvres littéraires. Le virage est assez important : il me semble que je pourrais vous aider à le négocier et donc à tirer profit de vos lectures, en signalant quelques points qui portent sur l'ensemble des contes. La remarque générale serait la suivante : il s'agit de prendre conscience du style ou de l'art de Voltaire, mais sans perdre de vue la dimension philosophique et pédagogique de ses écrits, ou, si vous le voulez, leur dimension *propagande*.

La première remarque que je ferai porte sur la géographie des contes de Voltaire. Il y a chez lui une véritable fascination pour le monde oriental. On pourrait dire que si *Les Lettres philosophiques* portent sur l'Angleterre, et ce sur le plan sociologique ou historique, un grand nombre de contes de Voltaire, qui sont donc des fictions, et en principe des mensonges, sont localisés au Moyen-Orient ou parfois, mais moins, en Extrême-Orient. C'est déjà vrai du premier conte : dans *Le Crocheteur borgne*, que nous ne lirons pas, le héros Mesroul, comme l'indique son nom, est un Perse. Mais dans on trouve sous peu d'autres héros orientaux, et même musulmans, comme Babouc, Zadig et le Turc de la *Lettre d'un Turc*.

Pourquoi en est-il ainsi ? Il y a quelques raisons :  
1. De 1704 à 1717, Antoine Galland a publié les *Mille et une nuits*, livre qui a connu un succès fulgurant en France d'abord, mais en Europe ensuite. Tout le

monde, enfin les gens qui savaient lire et qui aimaient la littérature, lisait le livre en français, traduit de l'arabe ; puis, on a traduit le livre de Galland en anglais, par exemple, et bientôt il y a eu des imitations en France sans aucun doute, mais aussi dans d'autres pays ; des imitations donc sont sorties solidifiant la fascination européennes pour les pays musulmans ou du Moyen-Orient. On en a un exemple dans les *Lettres persanes* de Montesquieu. Dans cette œuvre, l'auteur profite de la fascination pour le Moyen-Orient pour imaginer deux musulmans qui visitent la France et qui racontent dans leur correspondance ce qui en est de la France sans doute, mais aussi du monde dont ils sont issus.

2. Mais il est clair quand on connaît Voltaire qu'il est toujours à la recherche de l'étrangeté et donc originalité : c'est pour lui une façon sûre d'intéresser. Je rappelle que pour Voltaire, le divertissement n'est pas un mal, au contraire. Le divertissement, la nouveauté, le plaisir engendré par des œuvres artistiques et littéraires qui surprennent et intéressent, qui occupent le loisir, est un bien pour une société. Les contes de Voltaire servent donc à l'atteinte de ce but, et ces contes sont plus divertissants s'ils sont situés hors de l'Occident, soit en Orient.

3. Enfin, on devine que c'est pour lui une façon de répéter ce qu'il fait dans *Les Lettres philosophiques*. J'ai appelé cela l'effet miroir : en parlant d'un autre peuple, d'une autre religion, d'un autre régime politique, il peut à la fois commenter ceux de la France et proposer un modèle pour ainsi dire universel sous forme concrète ; ainsi, il peut mettre dans la bouche d'un étranger des remarques qui pourraient viser la

France, tout en se protégeant contre les autorités du fait d'éviter une critique directe ; ou encore en racontant quelque chose qui se passe dans un autre pays, mais en utilisant des mots français, il peut se moquer d'un autre pays, et en même temps de la France (ainsi en parlant d'un roi perse tyrannique, il peut être en train de pointer le comportement du roi de France ; de même, en parlant d'un prêtre hindou, mais en l'appelant un « révérend père », il invite son lecteur à penser que les révérends pères français peuvent être aussi idiots que le prêtre hindou dont Voltaire raconte l'histoire, fictive on le rappelle. En somme, il ne faut pas penser que Voltaire cherche d'abord et avant tout à décrire le monde oriental, qu'il n'a d'ailleurs jamais visité, ni jamais voulu visiter : il n'est pas un sociologue, même s'il est clair qu'il a fait des efforts pour s'informer et dire les choses du monde oriental, en gros, comme elles étaient. Son but principal est autre, soit de proposer des critiques particulières et de observations générales.

**Premières remarques sur les contes : le style.**

La deuxième remarque porte sur le style des contes de Voltaire. Il s'agit d'abord de noter qu'ils sont des contes plutôt que des romans, soit qu'ils sont assez brefs et simples. D'autre part, les récits de Voltaire sont marqués par leur grande diversité (par exemple, on va de la France dans *Jeannot et Colin* à l'extérieur du système solaire terrien dans *Micromégas*, et on va de récit de moins deux pages, comme dans la *Petite Digression*, à des contes de près de cent pages comme

*Zadig et Candide*). Pourtant les contes de Voltaire ont, sauf exception, des traits en commun.

1. Ils comportent beaucoup de péripéties. Cela me fait parfois penser à un film d'action américain, où on semble avoir peur que le spectateur s'ennuie et on ne s'attend pas à ce qu'il fasse un gros effort pour rester attentif. En conséquence, et les *Américains* et Voltaire multiplient les évènements, et changent souvent de lieu, et présentent beaucoup de personnages divers par leurs comportements ou par leur statut social, disons. Cela réveille l'attention et cela intéresse, mais quand cela n'est pas significatif.

2. Leur auteur, Voltaire toujours, est peu intéressé par la cohérence psychologique de ses personnages (ses héros n'évoluent presque pas et agissent pour des raisons obscures ou fort simples). On dirait qu'ils sont des personnes à qui il arrive des choses et que ce qui leur arrive est plus important que ce qu'ils en pensent ; ils sont, pour utiliser une image, des porte-manteaux sur lesquels Voltaire accroche toutes sortes d'aventures et de réactions simples et de commentaires brefs.

3. Enfin, ses contes contiennent beaucoup de merveilleux dans les mœurs ou de surprises dans la suite des évènements. C'est tellement vrai qu'on se surprend souvent à se dire : « Mais voyons ! Cela ne pouvait pas arriver ! Je n'avais pas du tout prévu que cela arriverait ! » De même, à la fin d'un texte, on conclut souvent : « Il y a eu beaucoup d'action, mais je me suis perdu plusieurs fois dans le récit. Et je me demande à quoi tout cela menait. »

Il me semble que ces caractéristiques peuvent être regroupées et expliquées en partie. D'abord par les

circonstances de leur création. Il est clair que plusieurs d'entre eux, surtout les premiers, sont le résultat de jeux de société : dans le monde que fréquentait Voltaire, comme nous le montre la correspondance de l'époque et les explications des historiens, les membres d'un soirée devaient souvent raconter une histoire impromptue, ou en écrire une en un jour et la lire le lendemain ; c'était une sorte de devoir d'invité ; Voltaire devait vouloir briller ou au moins faire sa part, ou pour ainsi dire payer son repas, et c'est ce qu'il fit en *écrivait* des contes. Mais, dans des circonstances semblables, il est difficile, voire impossible, d'écrire de vrais romans. De plus, il est clair que plusieurs de ces contes ont bel et bien été écrits en quelques jours : il est possible d'écrire des œuvres cohérentes et profondes en peu de temps, mais en gros, et la plupart du temps, des œuvres semblables demandent de la maturation et des réécritures. Ce n'était pas possible pour la plupart des contes de Voltaire. Et puis une fois le pli pris, Voltaire a répété la formule, même quand il n'était pas dans les mêmes circonstances.

Mais il y a une autre explication, une explication dont Pascal n'aurait pas du tout approuvé, que j'ai déjà signalée et que je reprends ici. Les contes de Voltaire servent à divertir, à donner du plaisir pour désennuyer son public. Au fond, dirait Voltaire, il est mieux de raconter des histoires amusantes, et parfois un peu grivoises, et souvent imparfaites ou simplistes, que de passer son temps à dormir, ou à manger ou à visiter des bordels, pour ne rien dire de faire la guerre ou de mettre à mort des gens qu'on trouve embêtant pour des raisons peu importantes.

Mais cette façon de faire est aussi un truc : les péripéties avec le plaisir de divertissement permet de glisser, soit des remarques désobligeantes contre les pensées et les systèmes politiques dont Voltaire désapprouve, soit des remarques en faveur de la pensée qui est la sienne. Cette dernière remarque sert d'introduction à une de mes pratiques dans les semaines à venir : tout en parlant des contes en eux-mêmes et donc en tant qu'œuvres littéraires, je signalerai chaque fois au moins un point de propagande voltairienne typique.

***Così-sancta* : le titre.**

Il y a dans le titre une sorte d'italien ou de l'italien de cette époque, qui se traduit « tellement sainte » ou « tout à fait sainte ». Ce récit, qui a un ton italien dès le titre, pourrait être une des histoires du *Décameron* de Boccaccio. Tout si trouve : de la grivoiserie, une critique de la religion, des situations cocasses.

Je me permets de faire une remarque supplémentaire sur un autre auteur français bien connu de Voltaire, soit La Fontaine. Tout le monde connaît les *Fables* de La Fontaine, et tout le monde les trouve extraordinaires et avec raison. Mais peu de gens savent que La Fontaine croyait, et même jusqu'à la fin de sa vie, que son œuvre principale était ses *Contes*. Or ces poèmes, car les histoires sont contées sous forme poétique, sont des histoires grivoises dans le genre de Boccaccio. On peut donc dire que Voltaire imite La Fontaine, mais en utilisant la prose. Ce qui me permet de suggérer par ricochet qu'il y a moyen de lire *Les Fables* comme des œuvres de philosophie et même des

œuvres de philosophie politique. En tout cas, La Fontaine dit dans l'introduction de son livre que les fables qu'il a écrites doivent servir de moyen d'éducation pour le roi à venir, soit le petit-fils de Louis XIV.

***Così-sancta* : l'anecdote.**

L'histoire est typique des contes de Voltaire : ce dernier nous dit ce qui arrivera, et les choses arrivent. Il n'y a pas de suspense moral, il n'y a pas de développement psychologique, il n'y a pas de tension dramatique fondée dans l'opposition quotidienne de deux ou trois personnages. Il y a au fond deux intérêts à cette anecdote-ci : les détails des trois adultères de *Così-sancta* (une fois pour son père, une fois pour son époux et une fois pour son enfant, tous des hommes, tous liés à elle par les liens de la famille) se remplissent peu à peu avec une sorte d'ordre inévitable ; le récit permet de raconter (et d'entendre) quelque chose de grivois, mais de sous-entendu (une des règles du monde de Voltaire est la bienséance) et donc d'interdit sous des dehors de moralité. Tout est dit, mais rien n'est dit explicitement.

***Così-sancta* : la morale.**

On pourrait dire que la morale de l'histoire est immorale, parce qu'en fin de compte, on y excuse l'adultère. Mais il faut bien voir que cette morale immorale est bien plus que cela : la morale traditionnelle est rattachée par Voltaire à la religion ; donc la morale immorale est en même temps une morale impie. Aussi, ce n'est pas un hasard si



l'aventure se passe à Hippone, et si on mentionne saint Augustin qui était l'évêque de Hippone en Afrique du Nord. Au fond, ce que vise Voltaire par sa devise proposée au début et à la fin du récit, c'est la morale chrétienne absolue qui fait reposer les lois morales sur la volonté de Dieu; en visant un commandement, le sixième, c'est l'ensemble du Décalogue que Voltaire atteint et l'idée que les règles de Dieu sont absolues et au-delà du jugement humain.

En somme, et pour rendre les choses explicites, le récit sert à montrer qu'il y a des biens humains, par exemple la vie des gens que *Così-sancta* aime, qui valent plus qu'une règle, même si cette règle vient de Dieu (à ce qu'on dit). Le Décalogue qu'on trouve dans la Bible est une série de commandements que Dieu donne aux hommes: le sixième commandement («Tu ne commettras pas l'adultère») est brisé trois fois par *Così-sancta* et pourtant on l'approuve. On, c'est-à-dire et l'auteur et le lecteur (guidé par l'auteur). En suivant l'histoire, en approuvant *Così-Sancta* dans nos cœurs, nous sommes amenés par Voltaire à rejeter ce commandement, mais au fond tous les commandements, et surtout l'idée que les commandements viennent de Dieu et doivent être respectés sans plus.

***Micromégas*: le titre.**

Le titre du conte est le nom du héros, mais le nom du héros est le composite de deux mots grecs, qui signifient *petit*, ou *minuscule*, et *grand*, ou *gigantesque*. Le nom du héros est donc Petitgrand ou Minusculegigantesque. Ce nom n'est pas dû à un

hasard : par ce nom farfelu qu'il invente, Voltaire place son lecteur tout de suite au cœur de son roman et du thème principal de son roman. Car dans son récit, il passe tout plein de remarques sur la grandeur et la petitesse et sur le fait que ce qui est grand pour l'un est petit pour un autre, et vice versa. On pourrait dire que Voltaire veut illustrer par là les illusions des humains qui jugent des choses de leur point de vue.

Mais il y a plus, je crois, parce que, comme nous le savons, Voltaire se place en opposition, et en opposition radicale, à Pascal et que la grandeur du monde par rapport à l'homme, et en même temps la grandeur de l'homme par rapport à la petitesse du monde, sont des thèmes conjoints de Pascal. Pour Pascal, quand on réfléchit sur la grandeur du monde par rapport à nous et sur nous par rapport à la petitesse des parties de la matière, on devrait sentir de l'angoisse et saisir la fragilité et l'ignorance humaine : ce sentiment et cette prise de conscience devraient tourner l'esprit humain vers la foi comme seule réponse viable.

Or il me semble que Voltaire présente les choses dans ce roman tout autrement. C'est comme si il disait : « Certes, il y a de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, pour parler comme Pascal. Mais cela est intrigant ou comique plutôt qu'angoissant. » En tout cas, ce qui est sûr, dans ce récit, on est à des kilomètres psychologiques des considérations de Pascal, même si on parle du petit et du grand.

Il faut aussi noter le sous-titre, soit « Histoire philosophique ». Cela me rappelle que *Les Lettres anglaises* avaient comme autre titre *Les Lettres philosophiques*. Il me semble que ça conforte la

suggestion que je viens de faire, ainsi que celles que je ferai.

***Micromégas : le monde scientifique.***

Il y a autre chose qui se passe dans le conte, et ça par rapport à la grandeur et la petitesse encore et toujours. Voltaire donne un peu partout des mesures précises. Il est évident que la mesure initiale est tout à fait farfelue et comique. Mais les proportions et les calculs mathématiques qui suivent de la donnée fictive initiale, tout cela est juste.

Pourquoi faire cela ? Pourquoi répéter cette plaisanterie ? Car Voltaire répète ce genre de jeux. Il me semble que Voltaire veut encore une fois contrer l'influence de Pascal : quand ce dernier parle de la grandeur et de la petitesse du monde, c'est pour nous faire basculer aussitôt que possible dans des considérations théologiques ou religieuses. Voltaire veut faire saisir qu'il y a autre chose qu'on peut faire avec ces données : on peut essayer de les calculer, et d'imaginer quelles sont les conséquences mathématiques et donc scientifiques qui s'ensuivent. On pourrait dire, à la limite, que le récit est une apologie de la nouvelle science, la science moderne, expérimentale et mathématisée, dont Voltaire est le champion.

Cela me fait penser à un truc qu'utilisent les scientifiques qui vulgarisent leur savoir. Il donne des équivalents qui sont fondés dans leurs calculs. Je vous donne un exemple. Un physicien vous dira par exemple que la prochaine étoile de notre système solaire s'appelle Alpha Centauri. Il ajoutera qu'elle est à 4,3

années-lumière de la Terre et donc de notre système solaire. Puis il expliquera que le Soleil est à huit minutes-lumières de la Terre, et il fera le calcul qui s'ensuit : 525600 minutes dans une année ; donc 67450 fois 8 minutes ; donc la distance entre la Terre et Alpha Centauri sont plus d'un million de fois plus distants l'un de l'autre. Puis il ajoutera que ça prendrait donc 165 000 années pour aller de la Terre à Alpha Centauri avec nos fusées les plus fortes. Et il ajoutera sans doute pour compléter que si on voulait aller à pied ou en auto de la Terre au Soleil, ça prendrait tant de temps des milliards d'années. Le vulgarisateur veut, ne croyez-vous pas, nous impressionner et en même temps nous séduire par la précision et la grandeur des dimensions qu'il calcule.

Mais pour en revenir au conte *Micromégas*, Voltaire, me semble-t-il, rend ce genre de calcul et d'observations apaisant : au lieu de nous tourner vers la mort et le jugement de Dieu, comme fait Pascal, il suggère que cela est bien, que le monde est bien fait et que Dieu, la Providence, est bon.

***Micromégas* : observations sur les hommes.**

Il me semble que le texte devient le plus intéressant quand Micromégas se trouve sur la Terre et qu'il observe les humains. La première rencontre est du Voltaire typique. Voltaire nous montre les réactions idiots de trois groupes. Mais il y a un penseur dans le groupe, un penseur qui peut mesurer le géant Micromégas ; il est clair qu'il est un scientifique plutôt qu'un philosophe.

Mais il y a aussi un philosophe qui est présent. Comme par hasard, c'est un lockéen, qui est le seul philosophe dont Voltaire approuve dans *Les Lettres philosophiques*.

Quiconque a lu *Les Lettres philosophiques* se rend compte que Voltaire place ici et là dans son récit *innocent* des remarques fort semblables, mais moins développées que ce qu'il propose dans son récit plus philosophique.

### **Huitième semaine**

#### **Sur les tactiques pédagogiques.**

Plutarque sur Aristote.

« Il paraît qu'Alexandre ne se borna pas à l'étude de la morale et de la politique, et qu'il eut part aussi aux leçons secrètes et plus profondes, que les disciples d'Aristote appelaient proprement *acroamatiques* et *époptiques* et qu'ils ne communiquaient point au vulgaire. C'est ainsi que, informé, alors qu'il était déjà passé en Asie, de la publication par Aristote d'ouvrages où il traitait de ces sujets, il lui écrivit, au nom de la philosophie, une lettre où il ne mâche pas ses mots et que je reproduis : « Alexandre à Aristote, salut. Tu as eu tort de publier tes traités acroamatiques. En quoi donc serons-nous supérieurs au reste de l'humanité si les sciences qui ont servi à notre éducation deviennent accessibles à tous ? Pour moi, j'aimerais mieux l'emporter par les connaissances des plus grands biens que par la puissance. Adieu. » Aristote, pour consoler cette âme ambitieuse, justifie ses écrits en disant qu'ils

sont publiés sans l'être. Et il est bien vrai que le traité de la *Métaphysique* n'a rien qui puisse servir à l'étude ou à l'enseignement et ne constitue qu'un aide-mémoire à l'usage de ceux qui ont déjà reçu un enseignement complet. »

Plutarque, *Vie d'Alexandre* § 7

Trois choses à noter : la vanité ou l'orgueil d'Alexandre ; l'écriture cachée du fait d'être compliquée ; le fait que les textes d'Aristote sont d'une difficulté très grande. La solution typique des interprètes contemporains lorsqu'ils sont confrontés à ce genre de textes consiste à les faire disparaître ; l'obscurité des traités d'Aristote doit s'expliquer tout autrement : ce sont des notes de cours et non des traités, ce qui explique leur obscurité ; ce sont des textes ramassés avec plus ou moins de cohérence par des gens qui viennent après Aristote, lequel a évolué avec le temps, ce qui explique les incohérences manifestes ; il ne faut pas supposer qu'Aristote était capable d'être tout à fait cohérent, puisqu'il était un esprit ancien, et donc pas aussi rationnel que les gens d'aujourd'hui. Mais il ne faut jamais examiner la possibilité que les textes d'Aristote sont obscurs parce qu'il voulait qu'ils le soient.

**Ce qu'il faut faire.**

Pour la semaine prochaine, il faudrait lire *L'Ingénu*. Je vous avertis qu'il y faudra d'abord proposer au moins quelques remarques sur Rousseau, parce qu'un des concepts fondamentaux de Rousseau dont il se sert pour critiquer les positions modernes à la manière de

Voltaire (ce que j'ai appelé la modernité de droite, expression problématique sans doute, mais assez juste), donc un des concepts fondamentaux de Rousseau est celui de l'homme dans l'état de nature, ou le bon sauvage. L'histoire de Hercule, ou de l'Ingénu, ou du Huron, qu'imagine Voltaire est sa version du bon sauvage, et du coup une sorte de critique de la critique de Rousseau.

**Ce qui fut fait.**

Comme toujours, je propose un rapide retour sur ce qui a été fait la semaine dernière. Je vous invite à poser des questions pour que je puisse compléter une remarque, pour la mettre au clair, voire pour la corriger.

Nous avons donc abordé les romans de Voltaire. J'ai proposé quelques remarques générales sur les contes de Voltaire. J'ai signalé la particularité géographique de ses contes (la prédilection voltairienne pour le monde non-occidental, et surtout pour le monde du Moyen-Orient). J'ai signalé plusieurs aspects de cette particularité, mais j'en rappelle une : comme dans *Les Lettres anglaises*, Voltaire peut, et veut, utiliser le monde du Moyen-Orient comme un miroir critique, qui offre une image semblable ou une image différente, de la France ; en fin de compte, Voltaire peut, et veut, ainsi proposer ses idées sur le meilleur régime politique, la meilleure façon de gérer la religion et même de vivre la vie humaine.

J'ai ensuite parlé du style de Voltaire dans les contes, son côté foisonnant d'évènements, son côté virevoltant de par les aventures farfelues qu'on y raconte, son côté peu psychologique, voire plat,

puisque l'auteur n'a presque rien à dire en ce qui a trait à l'intériorité des personnages qu'il crée. Parmi les remarques que j'ai faites sur ces caractéristiques, je rappelle qu'une des intentions de Voltaire, une des fonctions de ses contes, et au fond de la littérature en général, pour ne pas dire de l'art de par sa nature, est de divertir, soit d'ajouter au plaisir de la vie par la fantaisie, entre autres, voire d'alléger la vie qui est souvent difficile. À la limite, on pourrait dire que Voltaire est bien conscient qu'il est un *entertainer*, un clown, un amuseur public, un artiste de variétés, et qu'il a un produit à vendre. Il faut bien voir que pour Voltaire, cette tâche, a de la noblesse. De la même façon que pour lui, les capitalistes, les marchands et les hommes techniques ont un rôle important et respectable à jouer dans la société, de même les artistes, qui produisent du plaisir sont tout à fait respectables, même s'ils sont un peu des marchands. Bien mieux, ils sont respectables parce qu'ils sont des marchands, des marchands de divertissement et donc de plaisir.

Nous avons ensuite abordé un premier conte, *Così-sancta*. Parmi les remarques que j'ai proposées à ce sujet, je rappelle le fait que ce petit conte critique la morale trop stricte en matière sexuelle sans doute, mais que cette critique a une dimension impie, et donc sinon antichrétienne, du moins opposée à un certain christianisme du temps de Voltaire. Il faut croire que ce petit conte a des liens avec les premières lettres des *Lettres philosophiques*, qui elles aussi critiquaient le christianisme typique de la France.

Nous sommes passés ensuite au conte *Micromégas*. J'ai dit bien des choses sur ce texte, mais



je répète un élément er qui me semble plus important. Voltaire vise à reprendre un thème pascalien typique (la grandeur de l'univers, et même sa grandeur dans la petitesse, ainsi que la fragilité de l'homme) de façon à le détourner de sa fonction rhétorique première chez Pascal (disposer les esprits au saut de la foi) pour le tourner vers une nouvelle fonction rhétorique, soit l'apologie de la nouvelle science expérimentale et mathématique (celle de Newton, en gros), dont Voltaire a toujours été le champion. C'est cette science dont il a fait une longue et complexe apologie dans *Les Lettres philosophiques*.

Avant que je ne me tourne vers d'autres contes, et d'abord vers *Le Monde comme il va*, y a-t-il des questions que vous voulez poser sur la semaine prochaine.

***Le Monde comme il va* : le titre.**

Le titre de ce conte pourrait être traduit comme suit : «La vérité au sujet du monde.» En tout cas, il me semble qu'il faut voir dans le rapport de cet envoyé Babouc, qui fait un rapport à une sorte de dieu scythe, qui s'appelle Inturriel, un rapport de Voltaire sur la vérité du monde.

Or il y a une pièce de théâtre de Congreve (que dans *Les Lettres philosophiques*, Voltaire présente comme le meilleur auteur anglais dans le genre comique), il y a une pièce de théâtre qui porte le titre *The Way of the World*, ce qui est le même titre que celui de Voltaire, mais en anglais évidemment. C'est une pièce dont le héros et l'héroïne s'entendent pour se marier et être heureux : ils n'ont aucune illusion au

sujet des êtres humains en général, et au sujet d'eux deux en particulier et donc au sujet de leur éventuel amour ; ils s'entendent pour être heureux ensemble par un contrat rationnel qui porte sur l'argent, et leur devoir sexuel l'un envers l'autre, et leur façon de se présenter dans le monde ; ils ne sont pas des salauds, ou des méchants, mais des gens qui comprennent « le monde comme il va ». Or il me semble qu'il y a beaucoup de réalisme dans le conte de Voltaire, un réalisme qui ressemble à celui de Congreve, ou de ses deux héros. Au fond les deux auteurs présentent une apologie du réalisme, ce qui n'est pas une apologie de la méchanceté, ou de la violence, ou de la bêtise.

En tout cas, Babouc découvre souvent les mœurs humaines basses et stupides. Mais il trouve aussi bien des choses convenables, voire excellentes. Je signale que dans son conte, Voltaire présente les marchands et les capitalistes comme des gens bien et même comme le meilleur de la société.

J'ajoute qu'il semble trouver la vie sociale menée par des femmes intelligentes comme le sommet de l'existence. En cela, Babouc est aussi bien d'accord avec Voltaire. En somme, comme il est suggéré à un moment donné, une belle femme peut faire oublier un dieu.

Le résultat final de ses observations serait à peu près le suivant : le monde comme il va, et surtout le monde humain comme il va, est loin d'être parfait (il est plein d'injustices, de bêtises et d'incohérences [Pascal serait bien d'accord]) ; mais il contient aussi beaucoup de bonnes choses et d'êtres humains respectables. Aussi, et c'est là l'essentiel, il y a moyen de vivre et de bien vivre dans ce monde en l'améliorant un peu par

une attitude raisonnable. C'est si vrai qu'on peut même en oublier les dieux.

***Le Monde comme il va : la guerre.***

En revanche, il y a, me semble-t-il, des sujets précis de la colère de Voltaire qu'on voit paraître dans ce compte rendu. Sans trop le dire, mais son jugement est clair, Voltaire présente le *métier* de soldat comme de la bêtise, ou du moins les soldats comme des hommes qui agissent contre l'intérêt premier de l'humanité. Il est clair qu'il en fait autant pour d'autres catégories de gens, soit les prêtres et les usuriers.

***Le Monde comme il va : le jugement final.***

Babouc doit rendre compte de ce qu'il a vu. Il pourrait faire un compte rendu détaillé comme celui qui nous avons lu. Ce qui m'intéresse, c'est qu'il prend un autre chemin. Ce que j'y vois, c'est que Babouc s'y prend d'une façon agréable et imagée pour amener son maître à tirer une conclusion. Il me semble que Voltaire est en train de nous montrer comme il fait lui-même : un conte est une sorte d'image qui porte un enseignement. Il y a là ce qu'on appelle une mise en abyme.

Je signale enfin que Voltaire tient à signaler que son héros (et lui-même) se distingue d'un prophète de l'Ancien Testament, comme Jonas, celui qui se trouvait dans la baleine. Je traduis : la religion, du moins la religion fondée sur la colère contre le monde tel qu'il est, est ridicule ; l'homme religieux qui prie qu'on change les humains et les pulsions humaines fondamentales et donc qu'on change de fond en comble

le « monde comme il va », ou qui décide de quitter le monde pour vivre dans un désert comme disaient les gens de Port-Royal, cet homme religieux se trompe. Il me semble qu'encore une fois Voltaire est en train de critiquer l'attitude de Pascal.

***Lettre d'un Turc : le titre.***

Il paraît clair que ce Turc qui raconte comment un Hindou critique sa propre religion est au fond une image de ce que fait Voltaire, ou de ce que voudrait faire Voltaire, face à certaines versions du christianisme.

Mais le premier message est sans doute que le Turc et l'Hindou sont tolérants l'un envers l'autre et l'un envers la religion de l'autre. Il y a les rites religieux qui sont divers et pourtant assez semblables, mais il y a aussi le respect mutuel de deux êtres humains qui ne définissent pas leur vis-à-vis par sa religion, et encore moins par les différences entre sa religion et la sienne propre.

***Lettre d'un Turc : l'opposition fondamentale.***

Certes, il y a une critique de la religion dans ce conte, mais elle est faite par celui qui appartient à cette religion plutôt qu'une critique de la religion de son vis-à-vis. Le Hindou s'appelle Omri, qui me semble être un mot de code pour dire « hommerie » ; quand les gens religieux se moquent du monde humain, ils parlent de l'hommerie des hommes ; Voltaire donne voix à ce que l'hommerie, ou Omri, dirait aux gens religieux. Quand l'Hindou Omri critique sa religion, il le fait au nom d'un

certain bon sens : le fond de la religion doit être en accord avec ce bon sens, dont l'essentiel est le comportement humain honnête avec les autres êtres humains et non des rituels plus ou moins sensés.

Il est clair, par le détail de l'expression « Révérend Père » par exemple, que Voltaire vise en même temps le christianisme strict, que Voltaire dirait trop strict, celui qui détourne les chrétiens de leurs devoirs politiques et sociaux et qui les font se retirer du monde au nom d'un ciel plus grand en raison d'une vie plus pure. Encore une fois, il est probable que Voltaire vise des gens qui admirent Port-Royal ou le christianisme intransigeant.

***Lettre d'un Turc : le jugement final.***

L'opposition entre les deux hommes se résout par le fait que le prêtre décide de goûter de la vie d'Omri. Il est clair que pour Voltaire, c'est Omri qui a raison et que, si Bababec retourne à ses pratiques et ses discours antérieurs, c'est pour d'autres raisons que religieuses, soit pour des raisons de vanité et d'amour du pouvoir.

On voit ici un Voltaire tolérant envers ce qu'il considère être des folies religieuses ; sa plus grande méchanceté semble être de rire de gens comme Bababec et de conclure qu'ils sont fous et ont besoin d'avantages idiots pour continuer à pratiquer leurs lubies. Mais il faut savoir qu'il est souvent aussi tout à fait colérique et violent dans sa condamnation des Bababec de son monde. Je vous signale par exemple que pendant des années, il signait ses lettres non par un « Au revoir, cher ami » ou un « Avec toute mon affection » ou autre chose de semblable, mais par un « Écrasons l'infâme ! ». Il voulait dire par là la religion

chrétienne catholique telle qu'elle se vit en France. Quelqu'un a dit que Voltaire était un homme tolérant sauf contre l'intolérance. Je trouve la remarque assez juste, quel que soit le sens qu'on doit donner à ce jugement.

***Histoire des voyages de Scarmentado: le titre.***

Le nom du héros révèle déjà le sens du conte : le nom Scarmentado vient de l'espagnol *escarmentar* et signifie châtier ou enseigner en punissant ; ainsi le héros est un homme expérimenté, ou qui a appris sa leçon à la dure. La suggestion qui est faite, c'est que l'expérience de la vie est dure et que l'apprentissage humain est plus souvent qu'autrement une désillusion née de blessures. Car quand on fait la leçon à quelqu'un, comme on dit, c'est qu'on le maltraite au moins un peu. Ici, c'est le monde, les différents pays, les autres êtres humains qui font la leçon au héros. Or même avant de partir de son ville natale, Candie, soit la capitale de la Crète en 1600, il reçoit une leçon : le poète Iro est un sale type qui le loue quand il est le fils de quelqu'un de puissant, mais l'insulte quand il ne l'est plus.

Il n'en reste pas moins que Scarmentado, fait le tour du monde de 1615 à 1620 : il se rend tour à tour à Rome, en France, en Angleterre, en Hollande, en Espagne, en Turquie, en Perse, en Chine, en Inde, puis en Afrique, avant de retourner chez lui. On peut dire qu'il ne voit que des bêtises et des méchancetés, sans parler de risquer sa vie pour des raisons idiotes. Ce conte est donc très pessimiste, pessimiste de bord en bord. Et même quand Scarmentado revient chez lui, les choses ne s'arrangent pas vraiment. Il y a sans aucun

doute de l'ironie dans l'évaluation globale que porte le jeune homme au sujet du monde si beau : le texte prouve tout le contraire. Pour le dire autrement quand il quitte Rome, la seule chose qu'il peut avoir trouvé intéressante, c'est l'architecture, c'est-à-dire les pierres et même les vieilles pierres.

On peut toujours dire que ce conte a été écrit quand Voltaire était pessimiste et ne pas trop le prendre au sérieux. Je crois qu'il contient quand même des thèmes constants de la pensée de l'auteur.

***Histoire des voyages de Scarmentado: les dangers de la religion politisée.***

Un des thèmes récurrents des expériences, et donc des expériences désagréables de Scarmentado, c'est la religion. Il faut toujours dire deux choses au sujet de Voltaire quand on parle de la religion : il y voit une bonne institution, et même une institution nécessaire à une société saine ; pour qu'on vive heureux dans une société donnée, peu importe laquelle, il faut une religion, pas nécessairement le christianisme s'entend, mais une religion qui soit tolérante, qui soutienne la morale en gros et qui rende les gens plus doux, plus aimables avec les leurs. Mais la religion rigide sur le plan moral (où on donne aux prêtres frustrés et souvent menteurs du pouvoir sur la société) ou mêlée au pouvoir politique (où on utilise le pouvoir politique pour punir ou la religion pour être plus violent), la religion comme elle se trouve plus souvent qu'autrement est un fléau social et politique.

On voit la seconde figure de la religion un peu partout dans le récit. Pour faire un peu différent, on en

trouve un exemple tiré du monde musulman. Il faut voir que par le jeu de miroir qui est celui de Voltaire encore ici, son récit vise la religion catholique en France, où on mêle la religion et la politique. Je rappelle ici le cas du chevalier de la Barre.

***Histoire des voyages de Scarmentado: la nature humaine.***

Il n'en reste pas moins que Voltaire présente ces critiques sur le fond d'une analyse de la nature humaine: les êtres humains, peu importe d'où ils viennent, peu importe s'ils sont religieux ou non, peu importe leur classe social, sont souvent méchants envers d'autres êtres humains; de plus, ils sont plus souvent qu'autrement stupides, comme le montrent les raisons qu'ils donnent pour justifier leur actions.

Il est certain qu'il y a donc un Voltaire pessimiste, ou une partie de Voltaire qui est pessimiste. Mais quand il ne l'est pas, et c'est la plupart du temps, son idée est qu'il faut changer les institutions et les opinions humaines pour créer un monde plus sain, plus humain. Dans cette longue série d'expériences mauvaises, il y a au moins un moment où Voltaire décrit ce qu'il voudrait voir. Il me semble que beaucoup d'entre nous se retrouveraient dans cette remarque.

***Les Deux Consolés: le titre.***

Le titre est une antiphrase: les deux consolés tentent de se consoler l'un l'autre, Citophile la dame, et ensuite la dame Citophile, mais ils ne sont pas consolés. Il me semble intéressant qu'on ne nous dit jamais de quoi la



dame s'attriste : cela est habile, parce que ça généralise le propose. Mais j'ajoute que plus tard, on apprend la raison précise pourquoi le philosophe est triste, soit parce que son fils meurt.

En tout cas, je trouve qu'on a ici un exemple de cette expression bien connue : se payer de mots. On se paie de mots, ou on paie un autre de mots, quand devant la réalité, et la réalité désagréable, on ne fait rien, mais on parle pour dire n'importe quoi. D'ailleurs, le nom du héros, Citophile, est significatif : il aime (*philéin* en grec) citer : son nom est un amalgame d'un bout de grec et d'un bout de français, qui dit ce qu'il fait, soit parler plutôt qu'agir. Il est clair que Citophile est un philosophe, comme on dit : il sait tout plein de choses, soit des tas d'informations tirés de livres qu'il a lus, mais il ne fait pas grand chose ; quand il a parlé, quand il a montré son savoir, il croit avoir fait l'essentiel. Je me permets de deviner que Voltaire me fait la leçon à moi qui suis professeur de philosophie à la retraite et encore en train de sévir avec des mots et de leçons de pacotille.

Pour revenir au titre, il est pourtant bel et bien question de deux consolés : ils se retrouvent réconcilier avec la vie, mais pas par la discussion ; ils se retrouvent un jour consolés par le pur et simple mouvement de la nature. On pourrait dire les choses plus méchamment, en signalant que peu à peu l'égoïsme humain, naturel, fait qu'on se console de tout, même de la perte de l'être aimé le plus tendrement.

***Les Deux Consolés: le sens de l'histoire.***

On peut dire que la morale de l'histoire est que devant le malheur humain il n'y a rien à faire, qu'il n'y a que le temps qui peut consoler, mais qu'il console inmanquablement. En un sens, c'est seulement cela que Voltaire veut nous dire.

Mais je me permets d'ajouter qu'il y a quelque chose d'autre qui est en jeu dans cette histoire. Certes, elle est drôle ; elle est ironique au sujet de la vie et des êtres humains qui croient, ou bien au pouvoir de la raison, qui peut consoler, ou bien à la puissance de la mémoire, qui fait qu'on pourra jamais être consolé. En revanche, je suis persuadé que Voltaire est d'avis que sa petite histoire de rien du tout est une certaine consolation. Y a-t-il là une contradiction ? Peut-être, mais je crois que Voltaire ajouterait quelque chose comme ceci : le temps, ou la nature, est le meilleur consolateur, comme je l'ai dit et comme je le crois ; mais entre l'art et la philosophie, les mots les plus puissants, le divertissement le plus efficace est l'art ; si la philosophie est l'*avertisseur* de la vie, l'art est le *divertisseur* de la vie, et le *divertisseur* est plus efficace. Et comme les humains ont besoin non seulement de savoir, mais encore et plus de divertissement, voilà pourquoi j'écris mes contes. Ce message est repris en un sens dans le conte suivant.

***Histoire d'un bon brahmin: le titre.***

Un brahmane, c'est une sorte de mélange de prêtre et de philosophe, type qui appartient à la civilisation hindoue, ou indienne. D'ailleurs, on voit qu'il se pose des questions philosophiques et religieuses qui le

laissent perplexe. Mais comme le dit le titre, il est un bon brahmane, ce qui suggère que tous les brahmanes ne sont pas bons du fait d'être brahmanes. Il me semble que celui-ci est bon parce qu'il ne s'imagine pas savoir des choses qu'il ne sait pas.

***Histoire d'un bon brahmin : le sens du conte.***

Je ne suis pas sûr qu'il y ait un sens à ce conte. Mais je le trouve beau, et donc suffisant en lui-même.

J'essaierais cependant d'en tirer le sens suivant. Il faut juger de tout du point de vue du bonheur ; pour le dire autrement, et comme le dit le narrateur à la fin : préférer la sagesse, ou la raison, au bonheur, c'est ne pas être sage, ou raisonnable. Or le brahmane est obligé de s'avouer ignorant face aux grandes questions philosophiques et aux grandes questions religieuses. Cette ignorance le rend triste. Sa situation est d'autant plus frappante qu'on l'oppose à vieille idiote, bêtement religieuse, qui est heureuse. On serait tenté de conclure qu'il vaut mieux d'être ignorant, voire sot, que d'être un sage. Pourtant quelque chose en nous résiste : c'est le fait du brahmane, des autres philosophes et même du narrateur. Il faut donc peut-être quelque chose entre la bêtise et la philosophie, soit accepter qu'il y a des choses incompréhensibles, parce que c'est notre situation ou notre condition en tant qu'êtres humains.

Quelles sortes de choses sont incompréhensibles ? Voici quelques exemples, tirés des aveux du bon brahmane. Nous ne savons pas et nous ne pourrons jamais savoir ce qui se passe après la mort ; quelle est la vraie religion (et donc quel est le vrai nom de Dieu [s'appelle-t-il Yavhé, ou Jésus, Père et

Esprit, Zéus, ou Bouddha ou Manitou ?] ; pourquoi il y a des injustices en ce bas monde (et pas seulement des injustices humaines explicables par la bêtise ou la méchanceté humaine, mais encore des injustices cosmiques) ; comment je pense ; ce qu'est le temps.

Mais, et c'est cela l'essentiel, quand on a constaté les limites de la raison, il ne faut pas basculer dans l'abandon de la raison ou dans la religion comme réponse aux grandes questions de la vie ; nous avons encore besoin de la raison et du respect de la raison pour organiser les choses et pour produire des solutions techniques partielles. En somme, il ne faut pas faire comme Pascal. Voilà ce que Voltaire me semble dire dans ce beau petit conte. Et même si ce n'est pas cela qu'il voulait dire, le conte en vaut la peine, parce qu'il divertit.

### **Neuvième semaine**

#### **Sur les tactiques pédagogiques.**

Nietzsche.

« Il est difficile de se faire entendre ; la difficulté augmente encore quand on vit et pense *gangasrotogati*, parmi des hommes qui vivent et pensent autrement, *kurmagati*, ou, dans le meilleur des cas, *mandeikagati*, « à l'allure de la grenouille » – ne fais-je pas tout moi-même pour me rendre difficilement intelligible ? – et l'on doit déjà être reconnaissant à tous ceux qui veulent bien vous honorer d'une interprétation un tant soit peu fine. Mais pour ce qui est des « bons amis », qui en prennent toujours trop à leur aise et qui croient même

pouvoir s'arroger ce droit en leur qualité d'amis, on fera bien de leur ménager une place de jeu, un terrain où ils pourront donner libre cours à leur incompréhension. Ainsi on aura de quoi rire par surcroît. – Ou on fera bien de s'en débarrasser tout à fait, de ces bons amis, et là aussi de rire. »

Nietzsche, *Par-delà Bien et Mal*, § 27

Trois choses : le jeu nietzschéen ; l'écriture cachée est méchante et inégalitaire ; les qualités nécessaires pour bien lire.

**Ce qu'il faut faire.**

Pour la semaine prochaine, il faudrait lire *Zadig*. Nous ne pourrions pas aller loin sans doute. Mais nous en ferons autant qu'il est possible.

**Ce qui fut fait.**

Nous avons examiné quelques contes. *Le Monde comme il va* est le récit d'une visite commandée par un dieu et du rapport fait sur le monde par son envoyé. J'ai insisté sur au moins un point : la fin, Babouc livre son rapport en présentant une image, une œuvre d'art qui propose une conclusion, soit que le monde comme il va est imparfait, mais contient bien de bonnes choses, et qu'en conséquence, le mieux est de le laisser survivre, de ne pas le réformer de fond en comble. Je vous ai suggéré que Babouc est Voltaire. Mais surtout il faut comprendre que Voltaire est un réformateur plutôt qu'un révolutionnaire et qu'il veut vivre dans le monde

(lequel est sûr) plutôt que l'après-monde (qui est au mieux l'objet d'un espoir qui sera comblé).

Dans *La Lettre d'un Turc*, j'ai signalé, entre autres choses, que les deux personnages principaux, le Turc qui écrit et son ami hindou Omri qui agit, se respectent l'un l'autre et surtout la religion de l'autre. Ils ne prétendent que leurs religions sont parfaites, au contraire ; ils ne cherchent pas à attaquer la religion de l'autre ; ils sont tolérants. Je vous ai suggéré que le Turc, et même Omri est Voltaire, ou du moins qu'ils représentent les hommes religieux tels que Voltaire voudraient qu'ils soient.

Scarmentado, le héros de *l'Histoire des voyages de Scarmentado*, devient sage à force de rencontrer la bêtise et la méchanceté humaine, surtout en matière religieuse. On peut dire que c'est un bon exemple du pessimisme voltairien ; mais j'ai tenté de signaler que ce pessimisme n'est pas total : Voltaire croit qu'il y aurait moyen d'améliorer la vie humaine, et en particulier en ce qui a trait à la bêtise religieuse en devenant plus tolérant sur le plan religieux.

*Les Deux Consolés* présente deux personnes qui ne réussissent pas à se consoler par les mots, les mots qui disent la réalité, disons les mots du philosophe, ou les mots de l'historien, ou ceux du sociologue. Mais Voltaire signale que la nature, c'est-à-dire le temps et donc un certain égoïsme humain, console de tout. Encore une fois, on peut conclure que cette anecdote est pessimiste. Je crois, pour ma part, qu'on y trouve une sorte de consolation, amère sans doute, en voyant représenter la condition humaine ; on trouve cela bien vrai, on sourit à la manière de Voltaire, et on est un peu consolé.

Voilà ce qui fut présenté la semaine dernière. Cette semaine nous examinons quatre contes, trois plus courts et en dernier le magnifique *Ingénu*. Mais avant de s'engager là-dedans, y a-t-il des questions sur ce qui a été vu ?

***Le Blanc et le Noir: le titre.***

L'anecdote du conte est construite une opposition sans cesse reprise entre deux positions, le bonheur et le malheur, l'espoir le plus fou et le désespoir le plus noir, d'où le titre. Cette opposition apparaît dès le début dans la confrontation entre les lieutenants du jeune Rustan : un est blanc, ou beige, et sage, et l'autre est noir et impétueux ; on retrouve d'ailleurs quelque chose de la couleur de leur peau et de leur opposition caractérielle dans les noms qu'on leur donne, soit Topaze et Ébène.

Mais l'histoire elle-même, toute structurée qu'elle soit, est faite d'une série d'évènements fous qui se suivent presque sans logique. On a l'impression d'être dans un rêve, et au fond c'est ce qui est vrai, et ce dès le second paragraphe. Mais même une fois sorti du rêve dans les derniers paragraphes, le récit, qui cette fois prétend être dans le réel, finit soudain sans qu'on justifie la fin, et en signalant qu'on est dans une histoire. Pour ce qui est du récit onirique, il y a tout plein d'exemples des folies qu'il contient. On a ici un exemple extrême de l'esthétique de Voltaire dont j'ai déjà parlé : il veut divertir ; il multiplie les détails ; il ne se soucie pas de logique factuelle, ni de vraisemblance psychologique.

***Le Blanc et le Noir: le sens.***

On serait tenté de conclure qu'il n'y a rien d'autre à trouver dans ce récit. Et c'est peut-être l'attitude la plus sage. Mais je vous suggère qu'encore et toujours, Voltaire a fiché au fond de cette histoire une remarque qui lui tient à cœur. D'ailleurs, à un moment donné Topaze le lui dit. Je signale que ce n'est pas Dieu qui nous présente « cette file d'idées » mise dans la tête de Rustan, mais Voltaire.

Quoi qu'il en soit, il me semble qu'il y a dans ce conte, encore une fois, une critique des grandes théories explicatives, quelles soient celles des oracles, des théologiens ou des philosophes. En un sens, il faut savoir ne pas se perdre dans l'imagination, dans les rêves (amoureux ou religieux ou philosophiques). À la fin, on nous promet de nous présenter un perroquet impossible qui expliquera tout : évidemment, il n'arrive pas, et Voltaire interrompt son histoire. Un des éléments essentiels de la sagesse voltairienne est de reconnaître la limite humaine pour ce qui est de comprendre le sens profond des choses : il s'agit de gérer le monde tel qu'il est.

***Le Blanc et le Noir: le pessimisme.***

À partir de ce seul conte, on pourrait conclure, encore une fois, que Voltaire est un grand pessimiste. Il est certain que Voltaire avait des moments de pessimisme (comme nous le montrent certains autres contes), et aussi des moments où il entrait dans de terribles colères contre ses concitoyens, ou pis encore où il se réfugiait dans une tristesse désabusée.



Mais il faut comprendre qu'au fond, Voltaire est un progressiste, ou un optimiste à long terme : il est sûr que Voltaire savait que l'histoire humaine pouvait tourner mal et qu'il craignait cette possibilité, mais en général, il croyait que le bon sens, c'est-à-dire sa façon de voir le monde, allait gagner à la longue. Pour saisir cette double tendance chez Voltaire, il peut suffire de noter qu'à la même époque où il écrit *Le Blanc et le Noir*, il écrit le conte que nous examinerons ensuite, soit *Jeannot et Colin*, qui finit bien mieux que *Le Blanc et le Noir*.

***Jeannot et Colin* : le titre.**

On pourrait dire qu'encore une fois, la clé du conte se trouve dans le titre : tant que Jeannot s'éloigne de Colin, plus il devient monsieur de la Jeannotière, moins il est sain d'esprit, moins il est heureux. Or à la fin, Jeannot retrouve Colin, ou vice versa, et les choses se rétablissent. Il y a donc là un optimisme de fond qui corrige le pessimisme de certains autres contes. On peut apprendre de son expérience du monde, et apprendre à vivre mieux.

***Jeannot et Colin* : l'éducation.**

Le conte présente une version comique de l'éducation. Il est assez clair qu'en présentant l'éducation de Jeannot de la Jeannotière, Voltaire présente l'opposé de ce qu'il pense être la meilleure éducation. On le voit, entre autres, au fait que celui qui dirige l'éducation de Jeannot est appelé un ignorant. Quand j'entends ce charlatan, ça me fait penser à certains *pédagogues* du

ministère de l'Éducation, des Loisirs et des Sports avec leurs théories successives, sur les méthodes audiovisuelles, et sur l'enseignement par équipe, et dernièrement, sur les connaissances transversales qu'on acquiert sans faire d'effort et sans apprendre quoi que ce soit de précis.

Je vous suggère en tout cas qu'on peut deviner en inversant plusieurs des remarques de ce professeur ignorant imaginé par Voltaire que des disciplines comme la géométrie, la science naturelle, les sciences humaines, les lettres et surtout les lettres anciennes, feraient partie d'une bonne éducation.

Au risque de scandaliser quelques-uns d'entre vous, je crois que pour Voltaire une bonne éducation serait assez semblable à ce qu'on appelle le cours classique. On peut toujours dire que Voltaire pensait ainsi parce qu'il a été un élève des Jésuites et qu'il reproduit (au moyen d'un négatif dont il se moque) une éducation qu'il a reçue. Il n'en reste pas moins qu'on peut conclure avec assez de certitude comment Voltaire concevait, non pas l'éducation pour tous peut-être, mais la meilleure éducation.

***Jeannot et Colin : le mauvais prêtre.***

Le moment le plus terrible de l'éducation de Jeannot de la Jeannotière, c'est quand il retourne auprès de la femme qu'il aime, qui prétend l'aimer et qui le trahit. Mais je crois que Voltaire ajouterait que cette méchante femme est peu de chose quand on la compare au théatin. (Pour ceux qui ne le savent pas un théatin est une sorte de jésuite, soit un chrétien catholique qui se prétend un réformateur, quelqu'un qui prend vraiment

au sérieux le catholicisme.) En tout cas, on saisit sans problème qu'encore une fois, Voltaire tirer profit de l'occasion pour représenter la religion et surtout la religion chrétienne-catholique française sous un mauvais jour. Il y a toujours beaucoup de l'hommerie dans le monde des gens qui prétendent réformer l'homme et le monde.

***Petite Digression : le titre.***

Le titre sert à cacher bien plus qu'à révéler le contenu du récit. La petite digression est au fond un récit tout à fait faux qui est une image d'autre chose. Ce que Voltaire représente, c'est le fanatisme religieux. Les aveugles ne voient pas les couleurs, mais croient savoir ce qui en est des couleurs à partir de quelqu'un en autorité qui leur impose une doctrine et qui les contrôle en usant d'un pouvoir politique ou économique. Cette situation produit des schismes et des luttes ridicules sans doute, mais bien réelles et nuisibles dans les faits.

***Voltaire contre Rousseau : L'Ingénu.***

J'ai signalé à quelques reprises comment les contes de Voltaire contiennent, en sourdine sans doute, des remarques qui minent les thèses de Pascal. Avec *L'Ingénu*, on peut dire que la cible change: c'est Rousseau, les idées de Rousseau, qui sont visées. Mais pour bien le voir, il faut de nouveau faire quelques remarques sur la pensée de Rousseau, une autre sur l'itinéraire de Rousseau par rapport aux Encyclopédistes, et une dernière sur les actions de Voltaire contre Rousseau.

**L'homme dans l'état de nature.**

Dans le *Second Discours*, pour comprendre et faire comprendre l'essentiel de l'être humain, Rousseau découvre, ou invente, le concept de l'homme dans l'état de nature, soit celui de l'homme avant qu'il ne soit transformé par l'histoire et donc par les sociétés dans lesquelles il vit. Avec ce concept, Rousseau peut prétendre que ce que nous observons autour de nous n'est pas l'homme naturel, mais l'homme déformé par la société. Car selon ce qui est exposé dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, la grande caractéristique de l'homme, c'est sa capacité de se transformer, ce que Rousseau appelle la perfectibilité, mais qui implique que l'homme peut se corrompre autant et même plus que de se perfectionner, et qu'on peut le perfectionner seulement si on sait ce qui le rend vraiment heureux. Au moyen de ce concept, Rousseau jette par terre toutes les observations de Voltaire en prétendant que ce dernier décrit l'homme déformé qui existe en société et qui a été modelé par la société moderne; de plus, il peut critiquer toutes les solutions que Voltaire propose pour améliorer la société.

**Le bon sauvage.**

Mais comme on ne peut pas saisir l'homme dans l'état de nature parce qu'il est si peu de chose, il faudrait un autre concept pour compléter la pensée de Rousseau. Rousseau propose alors ce qu'il appelle le bon sauvage. C'est l'équivalent de l'autochtone, un homme peu

développé, mais qui a un langage, une société primitive et des comportements identifiables et même observables. L'idée de Rousseau est la suivante : le bon sauvage est bon ; il est un humain à peu près sans initiative, sans violence, si ce n'est sporadique, qui a peu besoin de raison technique et encore moins de raison politique. Pour le dire autrement, selon Rousseau, ces gens ne sont pas bons parce qu'ils savent beaucoup de choses, mais parce que leur cœur est resté sain, ou plus sain, que les cœurs ordinaires, ceux que nous connaissons dans nos sociétés hypersophistiqués. Soit dit en passant, le bon sauvage de Rousseau est le personnage qui hante tous les mouvements de simplicité volontaire, de retour à la nature et de hippies.

Pour répéter en reprenant les remarques déjà faites sur le cœur tel que Rousseau le comprend, les bons sauvages sont des gens qui ont un amour de soi solide (ils désirent des choses réelles conformes à leurs besoins réels plutôt simples) ; ils sont sensibles à la pitié et donc aux besoins simples des autres ; ils n'agissent presque pas par amour-propre. Ce personnage décrit déjà dans le *Second Discours* est présenté dans l'*Émile* ; Émile est un bon sauvage capable de vivre dans les sociétés modernes.

**Saint-Preux ou l'homme sensible.**

Il y a un autre personnage que Rousseau propose à ses contemporains, l'homme sensible, pour remplacer le personnage idéal Voltaire, l'homme sophistiqué. Le plus bel exemple de l'homme sensible est Saint-Preux dans le roman *La Nouvelle Héloïse*. Saint-Preux est éduqué,

et il est capable de fonctionner dans la société moderne sans doute ; mais sa grande force, c'est son sentiment, ou sa sensibilité. Sa sensibilité en fait un amoureux fou, un inadapté comme disent les Français, un mésadapté social comme on dit au Québec, mais par amour, par la force et la droiture de ses sentiments, et non par faiblesse intellectuelle. Avec Saint-Preuve, est né l'homme authentique qui deviendra le héros du XXI<sup>ème</sup> siècle.

Je résume toutes ses remarques de la façon suivante : *L'Ingénu* de Voltaire est sa réponse à Rousseau ; c'est sa façon de reprendre Rousseau, qui devenait de plus en plus populaire, en *voltairisant*. Hercule de Kerkabon (suis-je fou d'entendre le mot *bon* dans ce nom ?) est un homme dans l'état de la nature, un bon sauvage et un Saint-Preux tel que Voltaire le pense.

### **L'itinéraire de Rousseau.**

De 1749 à 1762, Rousseau passe à travers quelques étapes majeures sur le plan personnel et intellectuel, et ce surtout dans sa relation à Voltaire et aux Encyclopédistes. Cet itinéraire est à peu près le suivant.

En 1749, Rousseau fait partie des intellectuels dont Voltaire est le chef, soit les Philosophes ou les Encyclopédistes. Quand il écrit le *Premier Discours*, il le fait avec l'aide de Diderot, et il est défendu en public par le groupe des Encyclopédistes.

Dès 1754, à l'occasion du *Second Discours*, Voltaire se détache de lui en public, mais sans méchanceté : Voltaire a découvert que le citoyen de

Genève propose quelque chose de nouveau, de différent et d'incompatible avec ses propres vues ; mais dans un premier temps, les autres Encyclopédistes ne suivent pas Voltaire.

Ce n'est qu'avec la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* (1758), qui présente les dangers d'une société de consommation et de divertissement, que l'opposition entre Rousseau et les Voltairiens / Encyclopédistes devient tout à fait claire, officielle et personnelle : dans une note, Rousseau annonce au monde que son meilleur ami, Diderot, n'est plus son ami.

Puis viennent en succession 1761 *La Nouvelle Héloïse*, *Émile* et *Du contrat social* (même jour en 1762). Le roman de Rousseau est le plus populaire des écrits de Rousseau, certes bien plus populaire que les contes de Voltaire. (Si vous voulez trouver là la cause de la haine de Voltaire pour Rousseau, vous pouvez toujours.) Ce roman est un tremblement de terre qui donnera l'ensemble des romans romantiques, comme le disent George Sand et Flaubert, pour ne rien dire Stendhal. Par ailleurs, *Émile* et *Du contrat social* font la preuve définitive que Rousseau a un système de pensée qui s'inspire des grands modernes, comme Locke et donc Voltaire, mais qu'il s'en détache et même qui s'y oppose sur quelques questions jugées cruciales. Si l'on veut l'opposition moderne typique entre la gauche et la droite, qui sont pourtant toutes les deux modernes, cette opposition est établie.

**Voltaire contre Rousseau.**

Voltaire est célèbre, et justement célèbre, parce qu'il a défendu, comme on dit, la veuve et l'orphelin ; il l'a fait plusieurs fois, en particulier dans le cas de Calas (1765) ; il a lutté, par tous les moyens à sa disposition (écrits, influence littéraire auprès de ses amis, influence politique), pour que ce protestant français qui avait été torturé et condamné à mort par les institutions françaises soit reconnu innocent et que sa famille soit dédommagé par l'État. Mais en 1764, un an avant, Voltaire fait tout à fait le contraire. Alors que Rousseau est poursuivi par les autorités françaises qui veulent le jeter en prison (la Bastille, où Voltaire est allé à quelques reprises), alors que Rousseau essaie de se réfugier à Genève ou en Suisse à la frontière de la France, comme le fait Voltaire, le chef de file des philosophes publie *Le Sentiment des citoyens*. C'est un pamphlet qui révèle certains faits scandaleux au sujet de la vie privée de Rousseau, et surtout qui incite les Suisses à ne pas accepter chez eux ce séditieux penseur hétérodoxe. Or Rousseau est accusé des mêmes crimes dont on accuse Voltaire, soit de ne pas être vraiment chrétien, d'être un déiste ou même un athée, et de vouloir renverser l'ordre social et politique. Nous savons que le texte de Voltaire a eu un effet réel, et il est certain que Voltaire voulait nuire à Rousseau.

*L'Ingénu* est écrit en 1767. Au lieu d'attaquer Rousseau sur le plan personnel, il l'attaque sur le plan des idées et, si l'on veut, sur le plan des images.



**Dixième semaine.**

**Sur les tactiques d'écriture.**

Lire le texte de saint Augustin.

« Car il y a certaines choses, qui ne seront pas ou seront à peine comprises par un esprit faible [*vi sua*], quelles que soient les tentatives faites par l'éloquence de l'interprète, quelle que soit la force de son éloquence, et même s'il les expose très clairement. Lesquelles choses ne doivent être lâchées devant le peuple que rarement, si quelque chose nous y oblige, ou absolument jamais. Par ailleurs, dans les livres qui sont écrits de façon à tenir parfois le lecteur lorsqu'ils sont compris, mais à ne pas être ennuyeux lorsqu'ils ne sont pas compris par ceux qui ne veulent pas lire, et dans des entretiens avec quelques-uns, il ne faut pas négliger ce devoir, afin de conduire les vérités, que, quoique difficiles à comprendre, nous-mêmes avons perçues, à l'intelligence des autres au moyen de quelque grand labeur de discussion que ce soit ; et ce, si le désir d'apprendre tient l'auditeur ou l'interlocuteur et que la capacité intellectuelle ne lui fasse pas défaut, de telle sorte qu'il puisse accepter les vérités de quelque façon qu'elles lui soient suggérées. »

Augustin, *De la doctrine chrétienne* IV 9 23

Dans une phrase très compliquée qui cache ce qu'il dit, Augustin dit qu'on peut cacher des vérités dans un texte chrétien (et donc qu'Augustin peut le faire) de façon à aborder des idées qui sont difficiles, voire dangereuses. Distinguer entre les chrétiens et les

autres penseurs. Expliquer quelle sorte de problèmes Augustin a en tête.

**Ce qu'il faut faire.**

Rien, mais annoncer un cours sur Rousseau.

**Ce qui fut fait.**

J'ai présenté *Le Blanc et le Noir*, un conte de Voltaire qui va très loin dans l'irréalité : c'est un récit qui porte sur un rêve (et donc sur quelque chose qui n'a pas de réalité), qui de plus ne finit pas si ce n'est par l'aveu de l'auteur qu'il est un récit et rien de plus.

*Jeannot et Colin* parle du sort de Jeannot, un jeune homme mal éduqué et qui ne connaît pas la vie. Qu'est-ce qu'une bonne éducation pour Voltaire ? Quelque chose qui prépare un être humain pour la vie : des sciences de la nature, des sciences humaines et de la littérature.

Dans la *Petite Digression*, nous avons vu encore une fois que pour Voltaire, un des grands dangers sociaux et politiques est la religion en autant qu'elle cesse d'être un régulateur social (nécessaire, je le rappelle encore une fois) et devient un des leviers politiques essentiels : diriger une société au nom de la religion et laisser diriger une société par des hommes et des femmes religieux est toujours une erreur.

J'ai fini la rencontre avec des remarques sur Rousseau en tant qu'adversaire de Voltaire. Comprendre la pensée de Voltaire, c'est comprendre qu'il n'est pas seulement un adversaire des Pascal, mais encore des Rousseau. La pensée de Rousseau

s'articule autour de trois concepts que j'ai présentés : l'homme dans l'état de nature, le bon sauvage et l'homme sensible. Ces concepts s'opposent à ceux de Voltaire et ce dernier a passé une bonne partie de sa vie à lutter contre les idées (et même la personne) de Rousseau. Il l'a fait de plusieurs façons, mais *L'Ingénu* est une de ces façons : Voltaire tente de reprendre les trois concepts de Rousseau pour leur donner un sens voltairien.

***L'Ingénu* : le titre.**

Dès le titre, on saisit quelque chose d'essentiel. Un ingénu, c'est quelqu'un qui est innocent, dans les deux sens du mot : il n'est pas méchant et donc coupable, et il est ignorant ou donc un peu épais. Or Voltaire a aussi écrit un autre conte qui porte le titre *Candide* ; c'est même son conte le plus connu et le plus lu encore aujourd'hui. Il est facile de voir comment les titres des deux contes sont semblables. J'ajoute que les deux contes présentent au fond le même scénario : Candide reste bon, mais devient moins innocent, tout comme l'ingénu. Sur ce point, il est utile de se souvenir d'un autre héros de Voltaire, Scarmantado, que nous avons déjà rencontré. Celui-ci aussi apprend ; il reçoit une dure leçon de la vie, mais ne devient pas méchant.

Tout cela est dit pour signaler que l'histoire de l'ingénu que raconte Voltaire est l'histoire de l'éducation de son héros. Or le thème de l'éducation, de la transformation de l'être humain par son milieu et ses expériences est un thème central de la pensée de Rousseau, mais aussi de Voltaire. J'en veux pour preuve le titre du chapitre onzième. Ce qui est vrai et

avoué en toutes les lettres de ce chapitre est vrai de l'ensemble du conte. Mais on peut dire que Voltaire vise à dire tout à fait autre chose, le contraire si l'on veut, de ce que dit Rousseau. On le voit à certaines notes que prend l'ingénu. On peut voir là une sorte de réponse à Rousseau : un bon sauvage reconnaît la supériorité des modernes en raison de leurs acquisitions en science et en art. C'est l'inversion de la thèse rousseauiste.

***L'Ingénu : la sexualité.***

On a dans ce conte un autre exemple du langage gazé. Je signale que ce langage vise à faire rire et donc à donner un plaisir interdit, un peu comme le gaze qui couvre les parties sexuelles sert à satisfaire le désir amoureux en prétendant ne pas être obscène.

Il y a du désir sexuel un peu partout dans ce récit. Or la passion sexuelle est au cœur de *La Nouvelle Héloïse*. On peut dire qu'il y a ici une autre grande différence entre Rousseau et Voltaire : chez ce dernier, la sexualité est plus sexuelle, moins émotive ou sentimentale ; chez Rousseau, la sexualité est d'abord affaire de rêve et d'émotion. On peut dire aussi qu'avec Voltaire le sexe fait rire, alors qu'avec Rousseau le sexe fait délirer.

***L'Ingénu : la religion.***

La critique voltairienne de la religion continue dans ce conte. Au fond, quand il s'agit de convertir Hercule, dit l'Ingénu, la passion amoureuse de ce dernier y est pour beaucoup. Mais il résiste aux chrétiens qui veulent l'embobiner parce qu'il se réfère au Nouveau

Testament, et qu'il refuse d'entrer dans les débats théologiques compliqués. Pour lui, il y a le livre saint, et l'essentiel y est dit ; tout le reste, les rites compliqués, les règles de l'église, la hiérarchie religieuse liée au pouvoir politique, tout cela est inutile.

Or il faut savoir qu'il y a quelque chose de semblable dans la pensée de Rousseau, et que Voltaire le sait parfaitement. Une des parties essentielles de l'*Émile* de Rousseau porte le titre de la *Profession de foi du Vicaire savoyard*. Rousseau propose là une nouvelle façon d'être déiste : encore et toujours, il est question du cœur et donc des émotions ; ce sont des émotions humaines sans doute et on ne verse pas dans le fanatisme, mais on n'est plus dans la moquerie voltairienne. En présentant son conte et les dimensions religieuses de son conte, Voltaire ne peut pas ne pas viser la position de Rousseau.

***L'Ingénu : mademoiselle de Saint-Yves.***

Je me permets une dernière remarque au sujet de mademoiselle de Saint-Yves. Si Hercule de Kerkabon, dit le Huron, est l'ingénu, cette jeune femme est l'ingénue. Et elle aussi elle apprend à connaître le monde. Je suis sûr qu'on pourrait accuser Voltaire du pire sexisme, et je ne prétends pas pouvoir le défendre. J'ajoute cependant qu'il a connu par expérience une femme tout à fait exceptionnelle qui était meilleure géomètre et meilleure physicienne que lui. Mais il a gardé toute sa vie l'opinion, on dirait le préjugé, qu'en général les femmes connaissent le cœur mieux que les hommes, et ce par leur cœur, et qu'en général les

hommes connaissent le monde mieux que les femmes, et ce par leur intelligence.

Mais il je tiens à dire que la fin du conte est sur plusieurs plans une reprise de la fin du roman de Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, où mademoiselle de Saint-Yves remplace Julie d'Étanges, devenue madame de Wolmar ; les deux meurent entourées de ceux qui les aiment et qui sont bouleversés par leurs morts. Mais encore une fois, on voit, ou on sent, que quelque chose est différent quand on se place dans le roman de Voltaire. Si j'avais à dire ce qui en est, ce serait d'abord de rappeler le pessimisme voltairien au sujet de la vie humaine. Mais ce pessimisme est accompagné d'une sorte de résignation raisonnable qui suggère qu'il y a moyen de vivre un peu heureux dans ce monde dur et méchant. Dans le monde de Rousseau, la mort de la belle femme qui fait rêver à des effets bien différents. Mais pour les mesurer, il faudrait lire *Julie, ou la Nouvelle Héloïse*.

### **Zadig.**

Le sous-titre du conte est « ou la destinée ». Qu'est-ce que la destinée ? C'est une foule d'évènements qui influence une vie : ce qui fait que *Zadig* ressemble par exemple au *Blanc et le Noir*, mais sans prétendre être un rêve. Le sort de *Zadig* monte et descend sans cesse ; il agit, mais il n'a pas pour ainsi dire de contrôle sur sa vie. La destinée, c'est ce qui entoure et contrôle la vie de *Zadig*.

Quand on parle des forces qui nous dépassent, on peut parler comme les Grecs et les Romains et ramener cela à l'action de la *Tukhê* (ce qui arrive sans

explication) ou la *Fortuna* (une déesse qui est représentée comme aveugle et instable). Mais un chrétien ne dit pas *destinée*: il dit la Providence. La Providence, c'est Dieu qui prévoit tout et qui prévoit même ce qui m'arrive avant, pendant et après que j'agis.

Le mot *destinée* est pour ainsi dire à mi-chemin entre la *Tukhê*, le hasard et la Providence. Mais il est clair que pour Voltaire, prétendre que Dieu contrôle tout ce qui nous arrive est faux, ou du moins bien au-delà de ce que nous savons, sans parler du fait que c'est difficile à tenir sur le plan logique parce que le mal du monde serait alors le fait du bon Dieu. De plus, penser, ou enseigner, que Dieu contrôle tout rend les hommes passifs. Parler de la destinée, ce n'est pas parler comme un chrétien. C'est reconnaître qu'on ne peut pas tout contrôler. Il me semble que c'est reconnaître aussi qu'on peut quand même quelque chose et que ce quelque chose est entre les mains des êtres humains.

### **Quelques remarques de synthèse.**

Ce que je dirai en finissant est au fond une reprise de tout ce qui a été dit pendant les neuf premières semaines.

Voltaire est un penseur, sinon d'abord et avant tout, du moins à tout moment. Il a réfléchi sur la condition humaine, et il s'est fait une idée sur les quelques vérités fondamentales de la vie. En gros, il est un Moderne: il croit que les Anciens, qu'ils soient grecs, romains ou chrétiens, n'ont pas vu clair, ou du moins ont vu moins clair que les gens qui sont arrivés

après eux, et après la Renaissance. Il pense que les Descartes, les Locke et les Newton sont des géants qui renversent à peu près tout ce qu'on appelle la pensée ancienne : en mettant en doute la civilisation ancienne ; en proposant une nouvelle civilisation fondée sur la recherche du progrès humain, progrès humain assuré par la nouvelle science et les techniques qui viennent avec elle ; mais aussi en proposant aux humains une nouvelle façon de s'organiser entre eux, où la religion aurait un rôle secondaire ou instrumental à jouer ; mais aussi et enfin, c'est peut-être l'élément le plus original de Voltaire, en complétant le bien-être humain qu'on peut améliorer par les innovations politico-techno-scientifiques et par des plaisirs qu'on appellerait culturels.

J'ajoute une autre idée qui me semble importante. Voltaire est un batailleur, il lutte pour la justice sociale (il faut se souvenir du cas Calas), mais il lutte aussi pour que les idées qu'il croit vraies triomphe. Cela veut dire qu'il prend les idées au sérieux et qu'il ne croit pas qu'on peut penser comme Pascal ou comme Rousseau et avoir raison ; cela veut dire qu'il faut lutter contre les idées (et parfois contre les personnes) de Pascal et de Rousseau. Ce côté de Voltaire peut paraître désagréable, et je suis d'avis qu'il est souvent extrême et injuste quand il lutte contre ces gens. Mais je l'admire, et le remercie au moment même où je le trouve injuste, parce qu'il me rappelle les idées comptent.

On attribue à Voltaire la phrase suivante : « Je suis en désaccord avec vous, mais je me battrais jusqu'à la mort pour défendre votre droit de le dire. » Il est assez facile de montrer que Voltaire n'a jamais dit cela, même



s'il a écrit des dizaines de milliers de pages. Ce qu'il a dit est plutôt quelque chose comme ceci : « Je crois que les idées sont importantes ; pourtant, il faut pratiquer la tolérance surtout en matière religieuse ; et je battrais pour assurer cette tolérance ; mais je me battrais par tous les moyens, je répète par tous les moyens (par les écrits philosophiques, par le théâtre, par la poésie, par la correspondance, par le comique ; mais aussi par des moyens déloyaux et insultants) contre ceux qui me semblent proposer des idées fausses et vouloir les imposer par une autorité religieuse qui est tout de suite déviée quand elle se mêle au pouvoir politique. »

Dans un premier texte où se trouvait le titre : *Voltaire n'est pas Charlie*, j'ai proposé dix citations tirées de toutes les époques et de tous les milieux intellectuels de l'Occident. Mais je n'ai jamais expliqué le titre. En quoi Voltaire n'est-il pas Charlie ? Je crois qu'il aurait défendu *Charli Hebdo* avec la même rage qu'il a défendu Calas et attaqué Rousseau. Mais il n'aurait pas été d'accord avec les éditeurs de cette revue pour une raison bien simple : selon Voltaire, il faut de la religion pour qu'une société fonctionne efficacement ; en un sens, n'importe quelle religion ferait l'affaire parce que toutes les religions enseignent en gros le respect des membres du groupe où elles se trouvent, et toutes les religions disent des choses tout à fait stupides. Mais les religions peuvent bien pire que d'enseigner des choses stupides : elles peuvent devenir des instruments de pouvoir pour les prêtres de ces religions, ce qui est toujours un mal. Il aurait donc accepté et même défendu les critiques que l'équipe de *Charlie Hebdo* proposait des religions et donc de l'Islam,

mais il aurait trouvé qu'ils allaient trop loin parce qu'ils ne reconnaissent pas le bien que fait la religion.

Ce sera la conclusion finale de mes remarques sur Voltaire.

### **Sur l'ensemble du cours.**

Il n'en reste pas moins qu'il faudrait expliquer pourquoi j'ai présenté cette série de rencontres sur Voltaire. Je l'ai fait au nom de ce que je crois être la plus noble activité humaine : réfléchir sur le sens de la vie, en utilisant les œuvres des plus grands penseurs (des écrivains) pour stimuler cette réflexion.

Nietzsche, la descente en enfer.

Moi aussi, j'ai été aux enfers, comme Ulysse, et j'y retournerai souvent ; et je n'ai pas seulement sacrifié des moutons pour pouvoir m'entretenir avec quelques mots, c'est aussi mon propre sang que je n'ai pas ménagé. Il y eut quatre couples à ne pas refuser leur réponse à mon immolation : Épicure et Montaigne, Goethe et Spinoza, Platon et Rousseau, Pascal et Schopenhauer. C'est avec eux qu'il me faut m'expliquer quand j'ai longtemps marché seul, par eux que j'entends me faire donner tort ou raison, eux que je veux écouter quand ils se donnent alors eux-mêmes tort et raison entre eux. Quoi que je puisse dire, résoudre, imaginer pour moi et les autres, je fixe les yeux sur ces huit-là et vois les leurs fixés sur moi. – Puissent les vivants me pardonner s'ils me font parfois l'effet, eux, d'être des ombres, si pâles et si irritées, si inquiètes et, hélas ! si avides de vivre, tandis que ceux-là me paraissent alors aussi pleins de vie qu'ils s'ils ne

pouvaient plus maintenant, *après* leur mort, être jamais las de vivre. Or, ce qui compte, c'est cette *vivace pérennité*; qu'importent la «vie éternelle» et en somme la vie (*Opinions et sentences mêlées* § 408) !

Kant, Anthropologie.

« En ménageant la grande diversité des esprits dans la manière de voir les mêmes objets et de se voir entre eux, en engendrant le frottement de ces esprits les uns contre les autres, leur association autant que leur divorce, la nature produit, sur le théâtre des observateurs et des penseurs de toute espèce, un spectacle qui vaut d'être vu. Pour la classe des penseurs, on peut faire des maximes suivantes des commandements immuables : 1° Penser *par soi-même*. 2° Se mettre (dans la communication avec les humains) en pensée à la place de tout *autre*. 3° En tout temps, penser *en accord avec soi-même* (*Anthropologie* § 59. Les italiques sont dans l'original.) »

Machiavel, lettre à Vettori.

« Le soir venu, je retourne à la maison et j'entre dans mon étude. À l'entrée j'enlève mes vêtements de tous les jours, pleins de fange et de boue, et je mets mes habits de cour royale et pontificale. Vêtu décemment, j'entre dans les cours anciennes des hommes anciens où, reçu aimablement par eux, je me repais de cette nourriture qui seule est la mienne et pour laquelle je suis né, où je n'ai pas honte de parler avec eux et de leur demander les raisons de leurs actions ; et ils me répondent en raison de leur humanité. Pendant quatre heures de temps, je ne sens aucun ennui, j'oublie tout mon chagrin, je ne crains pas la pauvreté, la mort ne

m'apeure pas : je me transfère totalement en eux. Et comme Dante dit qu'on n'a pas de science si on ne retient pas ce qu'on a compris, j'ai noté le profit que j'ai tiré de nos conversations et j'ai composé un opuscule intitulé *De principatibus*, où je m'enfonce autant que je le puis dans les réflexions sur ce sujet, discourant sur des questions comme : qu'est-ce qu'une principauté ? quelles en sont les espèces, comment s'acquièrent-elles ? comment se maintiennent-elles, pourquoi se perdent-elles ? Si jamais quelque'une de mes élucubrations vous a plu, celle-ci ne devrait pas vous déplaire. Cela devrait être agréable à un prince et surtout à un prince nouveau. C'est pourquoi je l'adresse à Sa Magnificence Julien. Philippe Casavecchia l'a vu ; il pourra vous informer de la chose en elle-même et des discussions que j'ai eues avec lui. Mais j'engraisse et polis le texte. »